

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☒ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	12x	14x	16x	18x	20x	22x	24x	26x	28x	30x	32x
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

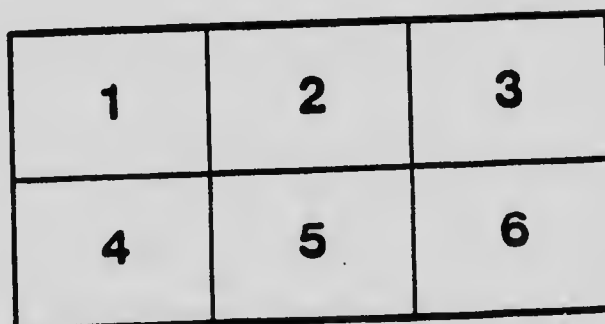
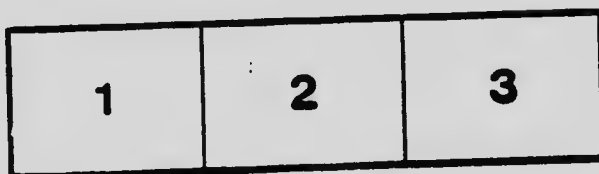
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contains the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

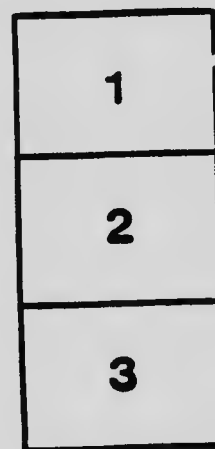
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

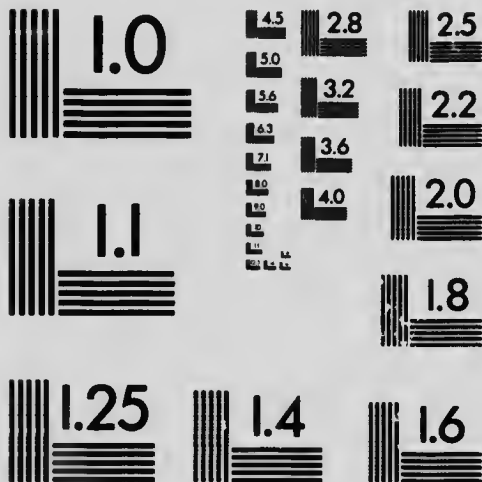
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "À SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

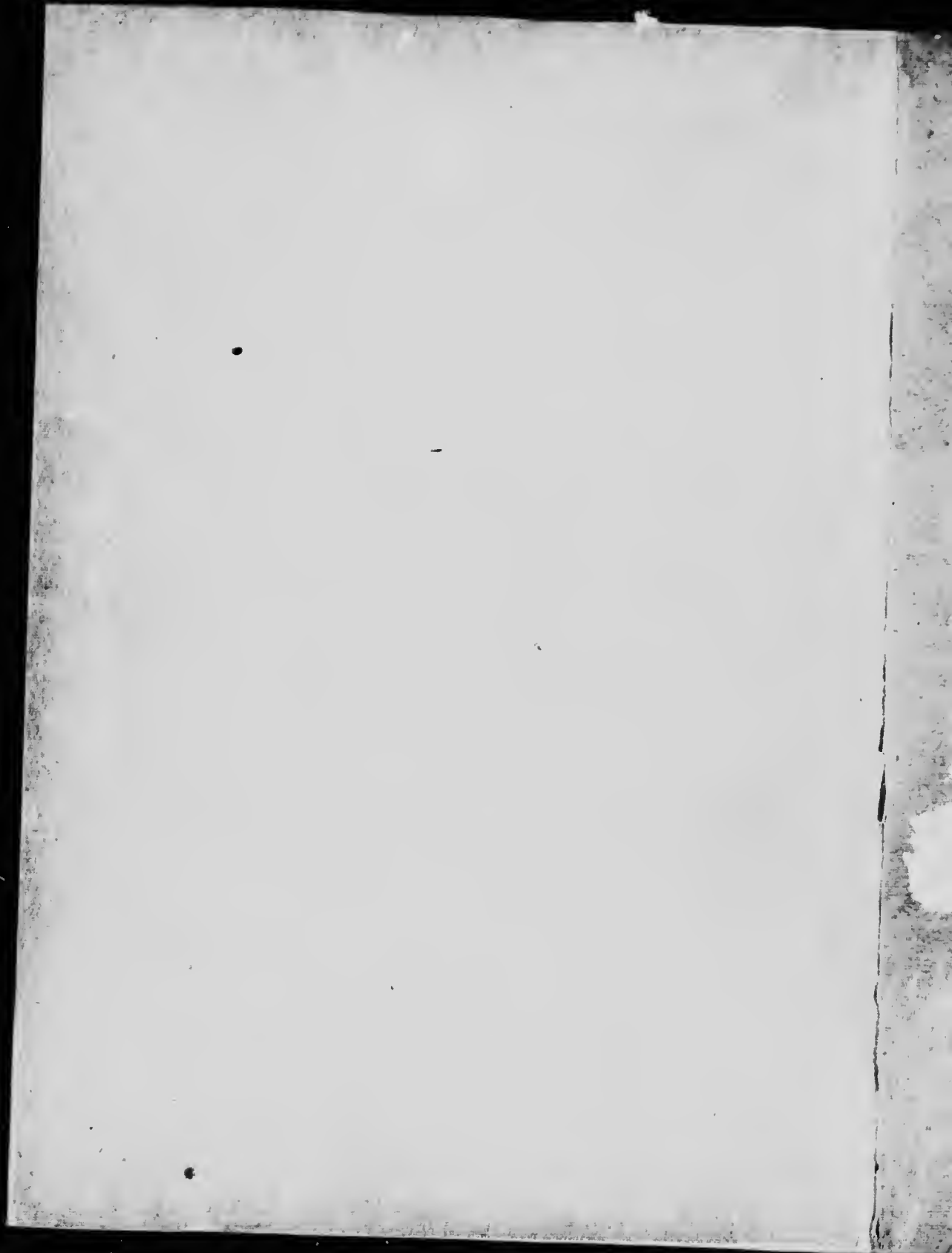
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

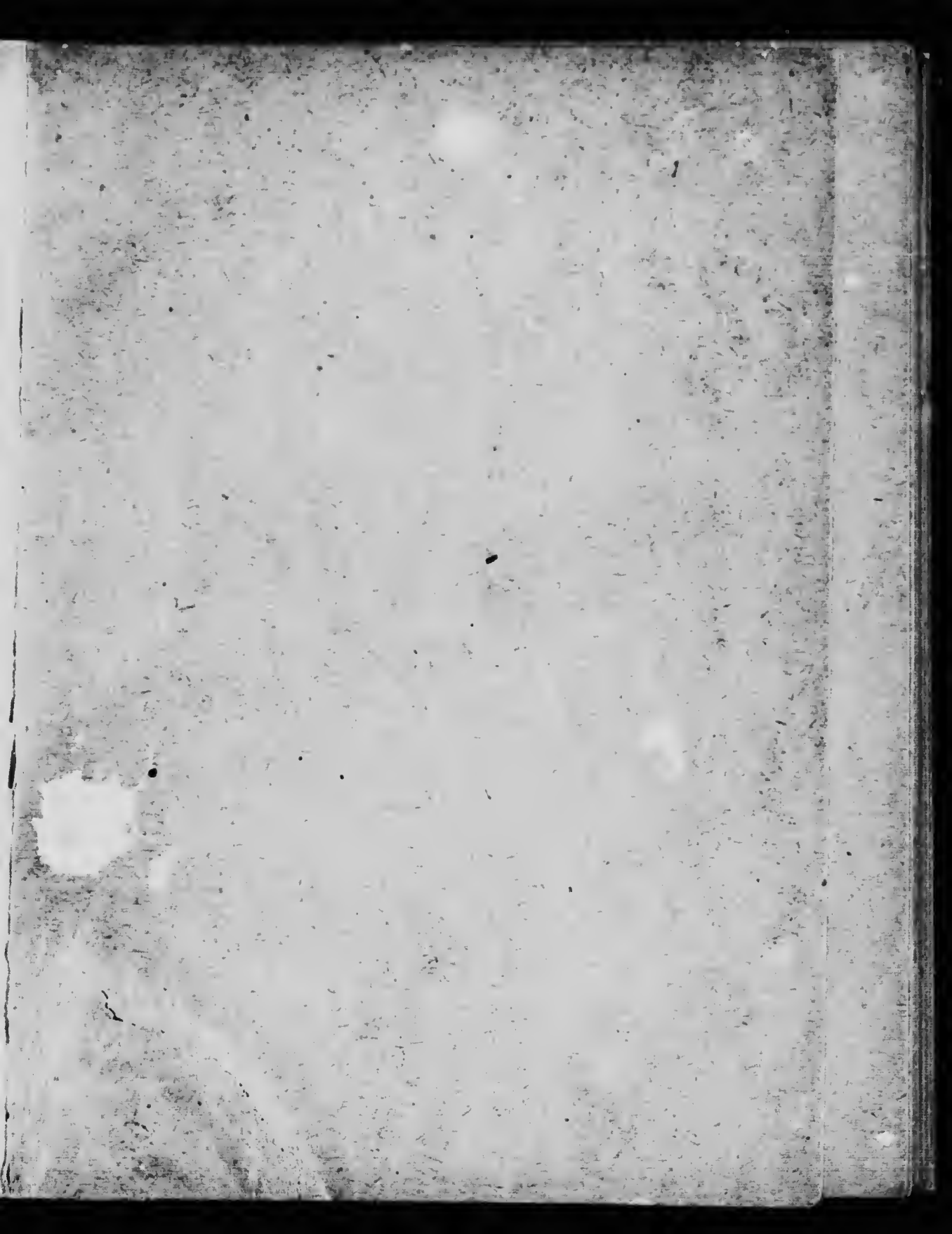


AGNES

LA PETITE JC SE DE TH

NO 1258







Adelbert restait assis sur son bloc de rocher, comme
pétrifié. (P. 93.)

AGNÈS

ou

LA PETITE JOUEUSE DE LUTH

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE CHRISTOPHE SCHMID

PAR LOUIS FRIEDEL



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, rue Saint-Jacques, 79

103-264

PT 2504

S88A813

1917

Juv

Droits réservés, Canada, 1917,

par la LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée.

AGNÈS

I

Le château pris d'assaut.

Par une de ces sombres soirées d'automne où les feuilles, jaunies déjà sur les arbres, commencent à être agitées par un vent plus âpre, la noble Théoline, tenant sur ses genoux sa fille unique, Adelina, était assise dans les appartements de son château isolé et presque désert de Haute-Roche. Adelina était à cette époque une enfant d'environ cinq ans, et son père, le chevalier Adelbert, se trouvait alors dans une contrée fort éloignée. Parti pour la guerre, il avait emmené avec lui tous ses écuyers et la majeure partie de ses hommes d'armes. Un de ses fidèles serviteurs, nommé Jacques, et quelques valets, étaient les seuls défenseurs restés en ce moment au fort de Haute-Roche, bâti sur un énorme bloc de granit qui couronnait une très haute montagne, et d'où ce château avait tiré son nom. Jacques était d'abord parti avec le chevalier Adelbert ; mais, comme la position des deux armées avait longtemps empêché le chevalier de recevoir aucune nouvelle de sa femme et de son enfant, et qu'il ne pouvait quitter son poste,

il avait pris le parti d'envoyer à Haute-Roche le fidèle Jacques, déguisé en pèlerin, pour savoir ce qui s'y passait.

Cependant la guerre tourna de mal en pis ; les ennemis envahirent le sol de la patrie, pillant, incendiant, saccageant les villes et les campagnes, et une colonne de ces barbares s'approcha même du château de Haute-Roche. Dans ces circonstances, Théolinde, craignant une attaque, crut devoir retenir Jacques auprès d'elle, afin d'augmenter le nombre de ses défenseurs. Cependant les fortifications, délabrées, présentaient peu de sécurité, et dans ce moment Haute-Roche ressemblait plutôt à une maison de campagne qu'à une forteresse destinée à imposer à l'ennemi, et capable de soutenir un siège. Son architecture et surtout la masse de ses vieilles tours crénelées rappelaient seules encore la haute importance de cet antique château, dont le pourtour et la cour immense étaient plantés de chênes séculaires et de gigantesques tilleuls.

Ce soir donc, le vent glacé du nord secouait en sifflant la cime des chênes et des tilleuls, et les feuilles arrachées des branches couvraient le pavé de la vaste cour. Déjà le soleil avait disparu, le crépuscule était passé, et la nuit commençait à noircir les murs extérieurs de cet antique château, lorsque soudain on crut entendre dans le vallon des cris sourds et tumultueux.

“ Que signifie cela ? demanda Théolinde, effrayée, à un domestique qui apportait des bougies ; seraient-ce les ennemis ? ” Cependant le tumulte et les clairons allaient en augmentant, et paraissaient se rapprocher. Un instant après, le gardien de la tour sonna de la

trompette, et le vieux Jacques, pâle comme la mort, entra précipitamment dans la chambre. " Noble dame, dit-il, ne vous effrayez pas de la triste nouvelle que je vous apporte, et dans ce moment critique mettons notre espoir en Dieu, qui peut tout, et en sa divine assistance. Il paraît qu'une troupe de gens armés s'approche de notre château. On ne saurait encore distinguer si ce sont des amis ou des ennemis. Mais, à dire vrai, je crois plutôt que ce sont des ennemis ; car hier j'ai reçu la nouvelle affligeante, et j'ai cru devoir vous la cacher, que les nôtres ont été battus et dispersés.

— Juste Ciel ! s'écria Théolinde, s'il en est ainsi, que deviendrons-nous, ma pauvre enfant et moi ?

— Rassurez-vous, noble dame, dit Jacques ; de tout temps vous vous êtes montrée bonne chrétienne, ainsi vous n'avez pas oublié cet ancien et bel adage :

Celui qui se repose en la Divinité
Entrevoy l'avenir avec sérénité.

— Vous avez raison, mon brave Jacques, répliqua Théolinde ; faites hausser le pont-levis. Je ne le sais que trop, notre château n'est pas en état d'opposer une longue résistance. Mais tâchons de gagner au moins le temps nécessaire pour mettre en sûreté mes bijoux et mes effets les plus précieux.

— Vos ordres seront exécutés, noble dame," répondit Jacques ; et il s'éloigna.

Le bruit de la marche des soldats, devenu tout à fait distinct, annonçait que déjà ils devaient être arrivés au pied des murs. Théolinde, tremblante, s'approcha du balcon de sa fenêtre, et pâlit de terreur

quand, à la clarté de la lune qui brillait comme une faucille d'or dans les intervalles des nuages, elle aperçut une bande de guerriers couverts de cuirasses et de casques étincelants, montés sur des coursiers vigoureux et dont la multitude couvrait toutes les avenues du château. Les cris confus qu'ils faisaient entendre ne laissaient plus aucun doute sur leurs desseins hostiles. Théolinde tressaillit d'épouvante, et s'écria : "Dieu ! que vois-je !" La petite Adelina, remarquant la frayeur de sa mère, se mit à pleurer et à pousser des cris lamentables. La pauvre mère chercha à la consoler de son mieux, puis se jeta à genoux, et, en versant d'abondantes larmes, elle supplia le Seigneur de ne point lui retirer son secours dans ce moment terrible. Un peu fortifiée par sa fervente prière, elle s'empressa de rassembler ses bijoux les plus précieux, tandis que les chaînes du pont-levis qu'on retirait faisaient entendre un bruit sourd et sinistre.

Il était impossible que la faible garnison de Haute-Roche opposât une sérieuse résistance à un si grand nombre d'assaillants. Le château était investi de toutes parts. Déjà un fort détachement dressait des échelles dans les fossés du jardin, et se préparait de ce côté à l'escalade. Le lugubre tocsin du donjon de Haute-Roche, retentissant dans les vallons d'alentour, appelait aux armes la population du voisinage ; mais cette dernière ressource d'une forteresse aux abois ne fut d'aucun secours. On franchit sans résistance les murailles du jardin ; car la petite garnison était resserrée tout entière derrière le pont-levis, et se défendait à outrance. Le fort fut obligé de se rendre à l'ennemi, qui pénétrait par derrière. Théolinde frémit de tout son corps quand elle entendit le pont-

levis, brusquement baissé, tomber avec fracas, et quand le bruit des guerriers montant le grand escalier à pas précipités et pesants s'approcha de sa chambre. Elle avait bien poussé les verrous ; mais quelle faible barrière ! En un clin d'œil la porte fut enfoncée, et une brutale soldatesque envahit son appartement. Elle se réfugia dans une seconde pièce ; mais celle-ci, promptement envahie, n'avait pas d'issue par où pût s'échapper la malheureuse châtelaine.

En entrant, les soldats effrénés se précipitent sur la tremblante Théolinde, qui tenait son enfant dans ses bras, et jetait des cris déchirants. " Donne, donne les clefs de tes armoires, crièrent ces forcenés ; conduis-nous à la cave et au garde-manger. Après la victoire, il faut faire ripaille ; allons, marche, et dépêchons-nous."

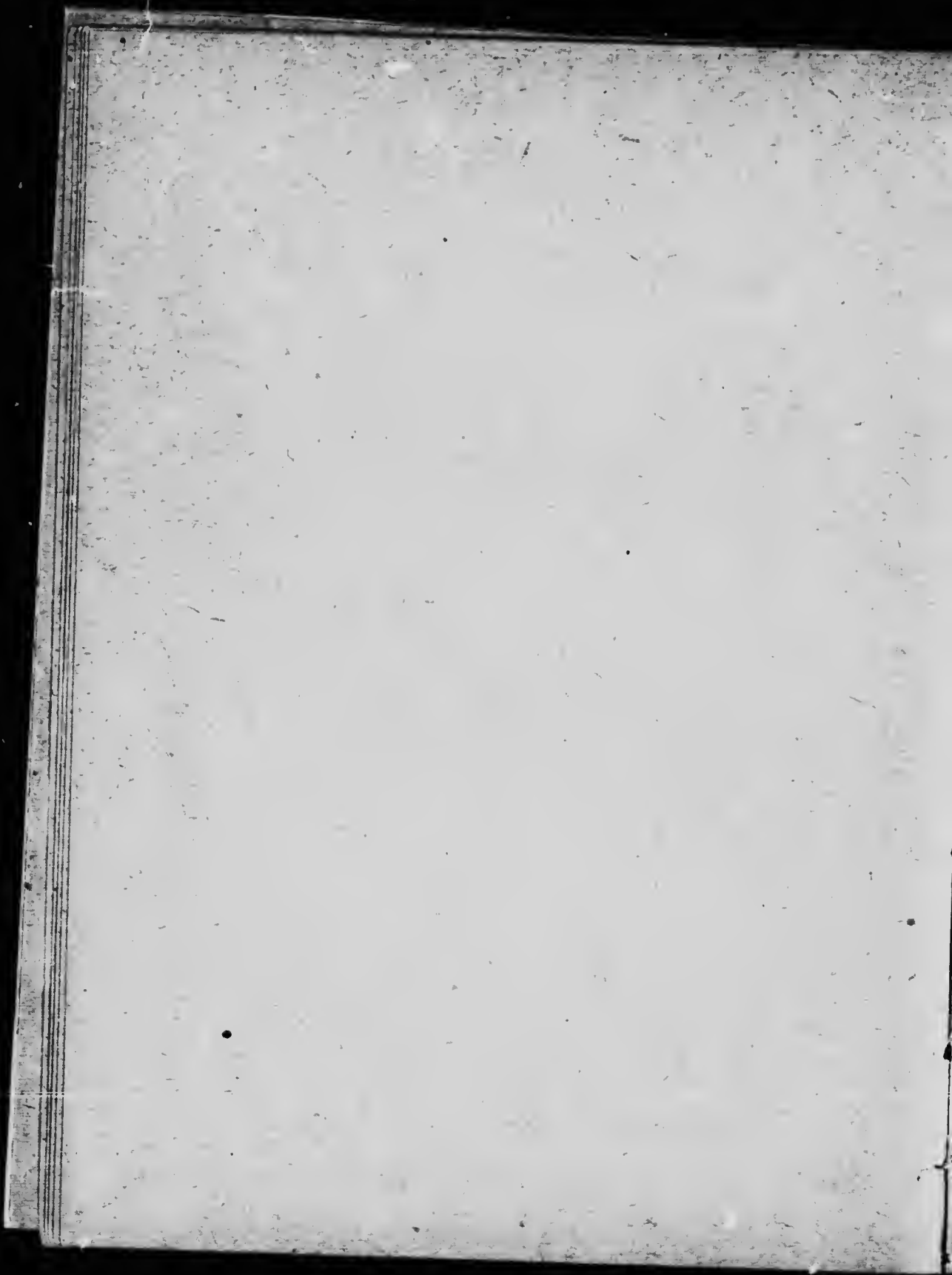
Théolinde s'empressa d'aller prendre un trousseau de clefs, qu'elle remit aux soldats : " Tenez, ouvrez tout, et cherchez vous-mêmes ce qui vous convient." Ces pillards ouvrirent alors tous les meubles, et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent y trouver en linge, effets, argent et objets de prix ; d'autres allèrent à la cave et au garde-manger, et montèrent les provisions dans les appartements de Théolinde, pour s'y livrer à la plus dégoûtante orgie. L'un d'eux, à demi ivre, s'avisa de frapper contre les murailles, pour s'assurer s'il n'y avait point quelque cachette ; tout à coup il remarqua un endroit qui lui parut sonner creux. Tous alors exigèrent que Théolinde leur ouvrît cette armoire secrète. Elle obéit, le désespoir dans l'âme, car elle leur abandonnait ainsi ses dernières ressources. Ils s'emparèrent des bijoux avec une joie féroce ; puis ils accablèrent des plus terribles

reproches la malheureuse Théolinde, qui ne leur avait pas enseigné tout de suite cette riche cachette. Leur avidité insatiable n'en fut que plus excitée. Ils se mirent dans la tête qu'il y avait encore des trésors plus considérables et mieux cachés. Tous les meubles furent brisés, toutes les boiseries arrachées et les murailles presque démolies dans l'espoir de trouver d'autres armoires secrètes. Après s'être épuisés en recherches infructueuses, ils revinrent en fureur sur Théolinde, lui criant d'indiquer ses trésors. La pauvre dame avait beau leur dire et répéter avec les protestations les plus solennelles qu'elle avait livré toutes ses clefs, qu'il n'y avait plus rien de caché dans le château, ils refusèrent de la croire. Dans leur colère toujours croissante, ils allèrent même jusqu'à lui arracher l'enfant qu'elle portait dans ses bras ; se pressant autour d'elle, la menaçant de leurs épées nues, ils lui criaient encore de leur indiquer les trésors enfouis. Théolinde, bravant les armes levées sur elle, courut après son enfant pour la sauver des mains de ces barbares. Ses traits renversés et sa voix déchirante exprimaient toutes les terreurs d'une mère au désespoir. Alors l'un d'eux, avec un air satanique, s'écria : " Oh ! oh ! belle dame, nous avons donc trouvé le moyen de vous faire peur ! nous allons voir s'il est impossible de vaincre votre obstination." A ces mots, il saisit par le bras la petite Adelina, qui pleurait et criait de toutes ses forces ; il leva son glaive sur cette innocente créature, et lui dit d'un ton féroce : " Ton trésor, ou je la soupe en deux ! "

A cette barbare menace, à ce spectacle affreux, l'infortunée Théolinde fut tellement saisie d'horreur



Il leva son glaive sur cette innocente créature et dit à la
mère d'un ton féroce : " Ton trésor, ou
je la coupe en deux ! "



et d'épouvante, qu'elle tomba sans connaissance sur le plancher. Dans ce moment, le chevalier Grimmo de Durcoin, commandant en chef de cette troupe, arriva dans l'appartement. D'un coup d'œil il vit tout. "Malheureux ! qu'allez-vous faire ? cria-t-il à ses soldats d'un ton qui les fit trembler. Retirez-vous, sortez sur-le-champ, ou je vous ferai subir la mort dont vous menaciez ces infortunées." Les soldats, terrifiés de l'apparition subite de leur chef, laissèrent la dame et son enfant, et se hâtèrent de s'enfuir avec leur butin. Grimmo ordonna aussitôt à ses domestiques de relever la pauvre Théolinde, qui gisait encore étendue sans mouvement sur le plancher. Il la fit déposer sur un lit de repos, et prit dans ses bras la petite Adolina. On frotta la châtelaine avec du vinaigre, on lui fit respirer des essences ; mais ce ne fut qu'après de longs efforts qu'on parvint à la rappeler à la vie. Quand elle ouvrit les yeux, ses premiers regards rencontrèrent le chevalier étranger qui l'avait délivrée des mains des barbares.

II

Le chevalier Grimmo.

Dès que Théolinde eut entièrement repris ses sens, le chevalier Grimmo s'approcha d'elle, et lui dit d'un ton plein d'intérêt : " Vous ne sauriez croire, madame la comtesse, combien je suis peiné des mauvais traitements que les soldats indisciplinés de ma troupe se sont permis envers vous. Rendons grâces

au Ciel de ce qu'il m'a fait venir assez tôt pour que j'eusse le bonheur de vous secourir. Maintenant rassurez-vous, Madame, et soyez persuadée qu'il ne vous arrivera plus aucun mal tant que je serai présent en ces lieux. Mais, pour cette raison même, et dans l'intérêt de votre sûreté personnelle, vous me permettrez d'établir mon logement dans ce château. Je vais donner l'ordre de ne plus toucher aux caves ni aux celliers. Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous faire restituer ce qu'on vous a enlevé ; vous n'ignorez point que les usages de la guerre accordent le pillage aux troupes qui prennent une place d'assaut ; si vous aviez rendu vous-même votre château, vous auriez évité ce malheur.

— Je vous remercie, noble chevalier, répondit Théolinde ; je sens tout le prix de votre bienveillance ; soyez persuadé que j'ai appris de bonne heure à estimer un cœur généreux, même dans un ennemi." Grimmo s'empressa de prendre toutes les mesures nécessaires pour que les provisions et autres objets encore intacts fussent épargnés. Il fit cesser le pillage, et plaça une sauvegarde dans le château, qu'il ordonna de respecter, comme étant la demeure du commandant en chef.

Dès ce moment, Grimmo traita la comtesse et son enfant avec les plus glus grands égards il avait pour elles toutes sortes de soins et de bontés, et ne laissa échapper aucune occasion de leur prouver ses intentions bienveillantes. Mais, à travers ces prévenances délicates, le venin de la séduction ne tarda pas à se montrer. Bientôt le chevalier s'enhardit au point de déclarer à Théolinde l'inclination qu'il sentait pour elle, et même de lui faire de cou-

pables propositions. Mais la vertueuse Théolinde les rejeta ; son cœur, rempli de la plus sincère piété, abhorrait le péché, et ne cessait d'implorer l'assistance de Dieu dans cette nouvelle et terrible épreuve. " O Dieu ! s'écriait-elle quelquefois en tombant à genoux dans sa chambre solitaire, ôtez-moi tout, si telle est votre volonté, mais ne me retirez point l'appui de votre grâce. Ne permettez pas que je tombe dans les pièges de la séduction et du péché, et que je me rende indigne de vos célestes faveurs. Soutenez-moi dans le cours des épreuves que votre sainte providence m'a réservées, et fortifiez mon courage au moment du danger."

C'est ainsi que la pieuse Théolinde élevait souvent son âme à Dieu, et puisait dans ses pratiques religieuses la grâce et la force nécessaires pour persévérer avec avantage dans ces combats spirituels. Aussi tous les efforts du chevalier ennemi pour la rendre coupable restèrent sans le moindre succès.

Cependant cette pieuse mère s'appliquait à inculquer dans le cœur de sa jeune enfant les premiers principes de la religion chrétienne. Adelina écoutait attentivement les leçons maternelles, et les retenait dans sa mémoire ; grâce aux peintures animées que lui faisait sa mère de la bonté, de la puissance de Dieu et de la magnificence de ses œuvres, elle ne tarda pas à sentir sa jeune âme embrasée du plus ardent amour pour son divin Créateur.

Théolinde chercha aussi à faire naître dans le cœur de sa fille la charité chrétienne en même temps que l'amour de Dieu, dont cette vertu est et doit être la compagne inséparable. " Apprends, ma chère enfant, lui disait souvent sa mère, apprends avant tout à aimer Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de

toutes ses forces, car Dieu est infiniment aimable ; tout ce que tu vois dans l'univers entier, il l'a créé uniquement par amour pour nous. Toi aussi, tu lui dois l'existence ; il t'a placée dans le monde afin que tu puisses, après cette vie, le louer éternellement dans un monde meilleur. Ainsi, mon enfant, rappelle-toi toujours que, quand même nous aurions beaucoup à souffrir sur cette terre, un sort infiniment heureux ne nous en attend pas moins dans le ciel, si nous savons supporter ici-bas nos maux avec patience, et en nous consolant par cette pensée : Dieu le veut ainsi.

“ Mais nous devons aussi aimer nos semblables, non seulement parce qu'ils sont, comme nous, enfants de Dieu, mais encore parce que Dieu nous a expressément commandé de les aimer. Cet amour de notre prochain, qu'on nomme la charité chrétienne, nous ne devons pas nous contenter de le professer de bouche, nous devons surtout le manifester par nos œuvres. De là vient l'obligation où nous sommes de secourir les malheureux autant que nos moyens nous le permettent ; c'est à-dire de donner à manger à ceux qui ont faim, d'offrir à boire à ceux qui ont soif, et de ne rien négliger pour soulager la misère d'autrui.”

C'est par de semblables enseignements et de pareilles exhortations que la charité chrétienne s'éveilla de bonne heure dans l'âme d'Adelina. Son suprême plaisir était de secourir les indigents, de leur donner l'aumône et de leur distribuer les restes de ses repas. Souvent même elle se privait d'une partie de quelques mets délicats ou fortifiants, et la mettait en réserve pour ses pauvres. Elle faisait de même pour ses vè-

tements. Ne devait-elle plus porter une de ses robes, elle ne manquait pas de demander à sa mère la permission d'en faire présent à quelque personne qui en aurait besoin.

C'est ainsi que Théolinde employa ce temps de malheur à bien élever sa fille. Cependant Grimmo ne cessait point ses importunités auprès de la vertueuse châtelaine. Voyant que toutes ses séductions n'avaient aucun succès, il en vint à lui offrir sa main. Alors Théolinde, se levant de son siège, lui dit d'un ton grave et solennel : "Chevalier, vous ne devez point ignorer que je suis mariée, vous connaissez ma fille, et voici mon anneau nuptial : cela ne suffit-il pas pour me faire respecter comme épouse et comme mère ?"

Grimmo resta interdit ; il se retira en songeant aux moyens de vaincre la résistance de la belle Théolinde, et d'assurer le succès de ses coupables projets.

Un soir qu'elle était occupée à jouer du luth, un page du corps d'armée où servait Adelbert entra dans l'appartement et lui dit : "Pardon, noble comtesse, j'arrive de l'armée porteur d'une triste et affligeante nouvelle." Théolinde s'effraya de ce préambule et s'écria : "O Ciel ! venez-vous m'annoncer encore quelque grand malheur ? Qu'est-il arrivé ? dites, dites, ne me cachez rien, je veux tout savoir. Mon époux, le chevalier Adelbert, où est-il ? Aurait-il péri ?..."

— Je ne puis rien vous cacher, reprit le page ; car j'ai lieu de croire que déjà vous devez en avoir été informée par la rumeur publique. Oui, noble dame, votre époux n'existe plus ; il a trouvé une mort glorieuse en combattant pour la patrie. Atteint d'une profonde blessure, il avait été porté à l'ambulance ;

on m'avait placé auprès de lui pour le servir et le soigner; il ne put que m'adresser d'une voix mourante ces paroles : " Tes soins sont inutiles, mon cher Cunibert, je sens que ma dernière heure est venue, je vais quitter ce monde; encore quelques instants, et je paraîtrai devant le trône de mon juge suprême; écoute donc mes dernières recommandations : aussitôt que mes yeux seront fermés pour toujours, tu prendras la route de Haute-Roche, et tu annonceras à ma bien-aimée épouse Théolinde la nouvelle de ma mort; tu lui remettras mon anneau nuptial que voilà, et tu lui diras que je la remercie de tout le bonheur dont elle m'a fait jouir durant tout le temps de notre union." En achevant ces mots, il tira de son doigt l'anneau nuptial, me le remit, prononça encore quelques oraisons à voix basse, et un quart d'heure après il rendit son âme à Dieu."

Ayant ainsi terminé son rapport, le page remit à Théolinde un anneau d'or. La comtesse tomba évanouie sur son siège. " O Ciel! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes lorsqu'elle eut repris ses sens, voilà donc mes sinistres pressentiments réalisés; mon Adelbert n'est plus, je suis veuve, et ma malheureuse fille n'est plus qu'une pauvre orpheline! Cette bague, gage de la tendresse de mon bien-aimé Adelbert, me rappelle encore ce moment fortuné où, peu de jours avant notre hymen, il la mit à mon doigt en me disant: " Chère Théolinde, toi qui es, après Dieu, ce que j'ai de plus cher au monde, reçois ce gage de mon inviolable fidélité jusqu'à mon dernier soupir... O Ciel! ô Ciel! mon cœur se brise de douleur." Et elle tomba dans une nouvelle défaillance, mais si grave, qu'il fallut la porter sur son lit. Long-

temps tous les efforts pour la rappeler à la vie furent infructueux, et quand elle revint à elle-même, elle se trouva dangereusement malade.

III

La veuve infortunée.

Dès que la fièvre laissa un moment de relâche à la veuve éplorée, elle fit appeler auprès de son lit sa fille Adelina et le vieux Jacques, son fidèle serviteur. Elle leur annonça la mort de son cher Adelbert ; de nouvelles larmes inondèrent son visage quand elle vit entrer l'honnête vieillard conduisant par la main sa charmante petite fille. " Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement, tu n'as plus de père ; tu es orpheline, ma pauvre enfant, et moi, je n'ai plus d'époux !..."

Adelina, à ces mots, commençait à pleurer amèrement, lorsque la pieuse mère, tourna soudain ses pensées vers le ciel, chercha à consoler son enfant et lui dit : " Il n'est que trop vrai, ma chère enfant, tu n'as plus de père dans ce monde ; mais j'ai tout lieu d'espérer qu'il habite aujourd'hui le ciel ; car, tant qu'il a vécu sur la terre, il a été constamment pieux et vertueux. Il a toujours aimé Dieu et Jésus-Christ son divin fils ; il a fidèlement observé les saints commandements et les préceptes de la religion. Il aimait aussi son prochain, même ceux qui étaient ses ennemis, et leur faisait autant de bien qu'il dépendait

de lui. De tout temps le très saint sacrement de l'Eucharistie fut l'objet de sa profonde et sincère vénération, et il faisait consister son plus grand bonheur à s'approcher fréquemment de la sainte table. Aussi voyait-il s'accomplir à son égard cette promesse de notre divin Rédempteur : CELUI QUI MANGE MON CORPS ET BOIT MON SANG, DEMEURE EN MOI, ET MOI EN LUI. (S. Jean, vi, 56.) Jamais mon Adelbert n'étendit une main avide sur le bien d'autrui, et il regardait comme un crime abominable de calomnier son semblable. Courageux et résigné dans les jours de malheur, humble et modeste dans la prospérité, acceptant toutes choses avec une égale sérénité d'âme comme venant de la main de Dieu, il se montra en toutes circonstances bienfaisant et miséricordieux envers les malheureux, et aussi indulgent pour les fautes d'autrui qu'il était sévère envers lui-même. Et comme il a été miséricordieux sur la terre, Notre-Seigneur sera aussi miséricordieux pour lui dans l'éternité."

De même que les cœurs sensibles et reconnaissants à qui la mort vient de ravir un parent ou un ami ne peuvent ordinairement se lasser de faire l'éloge de ses qualités, de même aussi notre bonne Théolinde ne pouvait jamais assez louer les belles vertus de son défunt époux. Elle voulut ensuite raconter au vieux Jacques tout ce qu'elle avait appris sur les derniers moments et la mort de son mari ; mais le vieillard l'en empêcha. "Épargnez-vous ce douloureux récit, noble dame, dit-il, je connais tous les détails de ce malheur ; le page, en vous quittant, nous a tout appris, et il est en ce moment chez le chevalier Grimmo, sans doute pour lui faire le même récit. Ne nous occupons actuellement que des conséquences de ce fatal événe-

ment. Je crains que Grimmo, qui, ainsi que vous me l'avez appris, vous avait déjà antérieurement fait des propositions, ne les renouvelle avec plus d'importunité encore. Peut-être il ne songe réellement qu'à vous éblouir par l'offre de sa main. Mais, comme je suis persuadé que vous ne l'aimez point et qu'il ne pourrait jamais vous rendre heureuse, il faut aviser aux moyens de vous soustraire à ses poursuites. Je n'en vois pas d'autres que la fuite, et je me charge de tout préparer à cet effet. Tâchez seulement de gagner assez de temps pour les préparatifs nécessaires. Cependant, comme il est très essentiel de tenir le chevalier Grimmo dans une entière sécurité, et d'éloigner de son esprit jusqu'au moindre soupçon de votre projet, voici ce que je vous conseillerai : quand il vous fera des propositions de mariage, ne le rebutez point, mais demandez-lui un délai suffisant pour faire vos réflexions, et pendant ce temps-là nous nous mettrons en mesure de profiter de la première occasion favorable à nos desseins." Théoline trouva la proposition de Jacques fort sage, et promit de s'y conformer en tout point.

Cependant elle prit le deuil et le fit prendre à sa petite Adelina, non pas seulement pour obéir à l'antique usage, mais bien plutôt pour satisfaire à la sincère et profonde douleur dans laquelle la perte d'un époux chéri avait plongé son âme. Elle fit aussi célébrer dans la chapelle du château un service funèbre pour l'âme du défunt. Toute la chapelle était tendue en noir, et sur la partie supérieure des draperies se détachaient des cyprès et des couronnes d'immortelles. Au milieu du chœur s'élevait un magnifique catafalque, entouré d'une multitude de cierges

et de candélabres. Sur le cercueil, couvert d'un crêpe noir à franges d'argent, on voyait un beau crucifix, un glaive nu, et l'armure du chevalier avec son casque surmonté d'un riche panache en plumes d'autruche. Au catafalque étaient attachées les armoiries de la famille, admirablement peintes et entourées de pyramides de cyprès et de candélabres, portant des têtes de mort avec des larmes et des ossements en sautoir ; une foule immense encomrait la chapelle ; c'étaient en partie des sujets du chevalier Adelbert, car il était très aimé, et en partie des écuyers et des hommes d'armes de Grimmo. Durant tout le temps des offices, Théolinde, vêtue de deuil et couverte d'un long voile noir, resta agenouillée sur un prie-Dieu, en face du catafalque, son enfant à côté d'elle ; elle ne cessait de fondre en larmes. Puis, remplie de cette sublime résignation chrétienne que donne la religion, elle recommanda l'âme de son époux à la miséricorde du Père céleste en invoquant les mérites de notre divin Sauveur, et assistant au sacrifice non sanglant qu'il a institué.

Peu après la fin de la cérémonie religieuse, le chevalier Grimmo monta dans l'appartement de la veuve tout éplorée, et s'efforça d'adoucir par ses paroles consolatrices l'excès de sa douleur ; il se garda bien, ce jour-là et les suivants, de laisser échapper aucune parole qui, dans ces tristes circonstances, eût put choquer l'infertunée Théolinde. Mais il n'avait pas assez appris à maîtriser ses passions pour qu'il lui fût possible de garder longtemps ces ménagements. Dès la fin de la semaine, il lui offrit formellement son cœur et sa main.

La prudente veuve lui répondit : "Votre proposition, noble chevalier, ne me surprend point. D'après ce qui s'était passé entre nous, je devais, après avoir reçu la nouvelle de la mort de mon époux, m'attendre à ce que vous me renouvelassiez vos démarches. Comme chevalier et homme d'honneur, vous ne devez pas m'en vouloir si, dans une affaire aussi importante, je vous demande le temps de réfléchir. D'ailleurs vous concevez qu'il serait tout à fait contraire à la délicatesse de mon sexe de contracter un nouvel engagement presque immédiatement après avoir reçu la nouvelle du décès de mon mari ; je vous demande donc un délai de six semaines, pendant lesquelles vous vous engagerez formellement à ne point me parler de vos projets. Si vous consentez à ces conditions, et si vous les observez fidèlement, il serait possible que cette affaire se conclût, pourvu toutefois que le Ciel n'en ordonnât pas autrement."

Grimmo fut agréablement surpris de ces paroles de Théolinde, car jamais encore il ne l'avait trouvée si bien disposée ; il en conçut le ferme espoir de voir ses propositions de mariage accueillies favorablement, et il répondit à la veuve d'un ton doux : "Ce que vous venez d'exiger, noble comtesse, est trop juste et trop conforme aux règles de la bienséance. Je vous accorde donc très volontiers votre demande, dans l'heureux espoir de vous conduire bientôt au pied des autels pour vous épouser."

Se croyant dès ce moment bien sûr de réussir, il laissa Théolinde absolument maîtresse d'elle-même, ne lui faisant que de rares visites, pendant lesquelles il avait soin de se comporter avec tous les égards et toute la réserve convenables, et d'affecter les dehors

les plus séduisants. Pourtant Théolinde fut informée par Jacques, d'une manière positive, que Grimmo avait laissé dans son pays une femme et des enfants ; cette révélation n'aurait pas manqué de changer en haine l'éloignement qu'elle sentait pour lui, si un sentiment aussi blâmable que la haine avait pu entrer dans une âme douce et chrétienne comme celle de Théolinde.

Cependant le fidèle Jacques s'était occupé des moyens d'évasion pour soustraire la dame châtelaine et son enfant au pouvoir de leur ennemi. Un des valets de Grimmo, homme de probité, lui ayant donné sur les mœurs et le caractère de cet homme méchant et vicieux des renseignements peu honorables, il crut devoir hâter le moment de la fuite, et le fixa à une nuit très prochaine.

IV

L'évasion.

Le lendemain du jour où Jacques avait arrêté son projet, Grimmo étant allé avec une partie de ses gens faire une tournée dont il ne devait revenir que le soir, Jacques profita de cette absence momentanée pour se rendre près de la comtesse. " Je viens, noble dame, me concerter avec vous sur une affaire importante, dit-il ; tout est préparé pour notre fuite ; il faudra partir cette nuit même. Des motifs puissants m'engagent à

ne pas différer davantage. Georges, un des domestiques de Grimmo, et qui est un brave homme, a conçu pour vous, noble dame, la plus haute estime, et, connaissant le caractère et les projets de son maître, il vous plaint sincèrement. Dans cette disposition d'esprit, il m'a confié que son maître se repent déjà du délai qu'il a consenti à vous accorder, et qu'il est résolu même d'employer la violence pour vous posséder. Vous voyez combien il est urgent de se décider promptement.

“ En conséquence, la nuit prochaine, à minuit, je viendrai placer contre votre fenêtre une échelle au moyen de laquelle vous descendrez avec votre enfant dès que vous verrez flotter un mouchoir blanc fixé au bout d'une longue perche ; ce sera le signal. Vous n'aurez rien à craindre de Grimmo ; comme il habite les appartements de devant, il lui sera impossible de s'apercevoir de rien. J'ai déjà pris mes mesures pour que les gens du chevalier, d'ailleurs en petit nombre, qui occupent les bâtiments de derrière, par conséquent dans votre voisinage, ne puissent vous surveiller. Au moment du souper, je leur ferai servir du vin en abondance, auquel, pour plus de sûreté, je mêlerai un narcotique que non nuisible à leur santé. Une petite barque munie de ses avirons se trouvera amarrée au bord de la rivière qui passe au pied du château ; une fois ce passage franchi, toutes les précautions sont prises pour continuer votre route avec sûreté ; mais ce n'est pas le moment de vous les détailler. Ainsi, noble dame, veuillez vous décider dès aujourd'hui à tenter l'aventure ; peut-être un peu plus tard il ne sera plus temps.”

Théolinde vit l'imminence du danger auquel un plus long retard l'exposerait, et se décida facilement à suivre l'avis de son fidèle domestique. " Oui, mon brave Jacques, dit-elle, je conçois le péril qui m'environne de toutes parts. Il a plu à la Providence de m'envoyer un terrible malheur, la mort de mon époux ; mais je regarderais comme un malheur non moins horrible celui de tomber entre les mains d'un homme tel que Grimmo. Or, quelque pénible que soit pour moi l'idée d'abandonner mon château et mes propriétés, j'en conçois la nécessité ; et je remets en toute confiance mon sort et celui de mon enfant à la protection divine, à votre prudence et à votre dévouement. Ainsi vous pouvez être certain que je me trouverai prête à l'heure indiquée."

Après avoir reçu cette assurance, Jacques s'éloigna, de peur d'être surpris par le chevalier, qui pouvait rentrer d'un moment à l'autre. Théolinde chercha donc à instruire son Adelina de leur prochain départ ; l'intelligence de cette jeune enfant était déjà capable de concevoir une partie des dangers auxquels sa mère et elles étaient exposées en restant plus longtemps au château.

Théolinde, dépouillée de toutes ses richesses, ne possédait plus d'autres bijoux que ceux qu'elle portait au moment du pillage. Toute sa fortune consistait pour lors dans une paire de bracelets et les bagues qu'elle avait à ses doigts. Elle ramassa encore un peu de linge et quelques vêtements, qu'elle enveloppa dans une nappe, de manière que ce paquet ne fût pas trop embarrassant dans sa fuite. Sur ce paquet elle eut soin d'attacher son luth ; elle ne pouvait se résoudre à laisser cet instrument, que son mari lui

avait donné à l'époque de son mariage. Ensuite elle se rendit avec sa fille à la chapelle, et s'y agenouilla pour implorer la protection divine sur son prochain voyage.

Après avoir achevé sa fervente prière, elle se leva, et, le cœur navré de douleur, elle quitta ce lieu saint et paisible où maintes fois, dans ses moments d'affliction, son âme avait trouvé de célestes consolations. Déjà le crépuscule du soir projetait sa douteuse lumière à travers les ogives des fenêtres sur le plancher de la chambre solitaire, lorsque Théolinde et sa fille se jetèrent tout habillées sur leur lit, afin d'être prêtes à l'heure fixée. Quand l'horloge du château eut sonné onze heures et demie, la châtelaine réveilla sa fille, et toutes deux se mirent encore en prière ; enfin Théolinde, l'oreille au guet, entendit le bruit léger d'une échelle qu'on appliquait contre le mur, et bientôt après elle aperçut aussi à travers les vitraux ronds le mouchoir blanc flotter au bout d'une perche. Elle ouvrit la croisée, jeta le paquet, et, après avoir béni son enfant, qu'elle prit sur son bras, elle descendit en silence et lentement la longue échelle au bas de laquelle Jacques lui tendit la main. La nuit était très noire ; ni la lune ni les étoiles ne se montraient au firmament, couvert de sombres nuages. Jacques ramassa le paquet, et s'achemina doucement vers le bord de la rivière, qui roulait ses vagues bruyantes au pied de l'antique château. Théolinde le suivit sans dire un mot, conduisant sa petite Adelina par la main. La nacelle, toute prête, était amarrée à un arbre du rivage. La comtesse, son enfant et le fidèle Jacques y montèrent ; celui-ci détacha le bateau, et, poussant sa luge, il se mit en devoir de gouverner

d'une main sûre le frêle esquif pour traverser la rivière. La pauvre dame sentit son âme affectée d'une sensation douloureuse au moment où elle s'éloigna de sa demeure, que, selon toute apparence, elle ne devait plus revoir. Cependant elle se soumit avec calme à son sort et puisa de nouvelles forces dans cette pensée chrétienne : c'était la volonté de Dieu qui l'ordonnait ainsi.

Enfin ils abordèrent sans accident à l'autre rive ; aussitôt Jacques, conformément au plan qu'il avait conçu, jeta le voile et la mantille de Théoline parmi les roseaux du rivage, et les y fixa de manière à faire croire qu'ils y avaient été jetés par les vagues ; il renversa la nacelle, pour qu'on s'imaginât que les fugitifs s'étaient noyés. Et, en effet, le bruit de leur mort se répandit dans tout le pays.

Cependant la comtesse avait changé de costume. Jacques la conduisit au milieu des montagnes. " Il est indispensable, dit-il, de prendre toutes sortes de précautions, pour que Grimmo ne puisse suivre nos traces, en conséquence, nous ne traverserons que d'épaisses forêts et les contrées les plus sauvages. Je me revêtirai d'un habit de pèlerin que j'ai dans mon paquet, et je déguiserai les traits de mon visage. Tout le pays d'alentour m'étant parfaitement connu, il me sera facile de vous guider de manière à pouvoir me procurer quelques vivres dans les villages, et je viendrai vous les apporter dans la forêt. Jamais nous ne demanderons un gîte avant l'entrée de la nuit, et j'aurai le soin de vous le procurer toujours dans quelque ferme isolée, où vous ne vous présenterez que voilée, et en vous enfermant aussitôt dans votre chambre à coucher, où vous prendrez votre repas,

On de n'être remarquée par aucune personne étrangère. Après avoir marché quatre jours avec ces précautions, nous nous trouverons dans une contrée tellement écartée et isolée dans les montagnes, que nous pourrons en toute sûreté y établir notre demeure. Au reste, veuillez, noble dame, bannir toute inquiétude ; je connais parfaitement et depuis bien des années tous les pays que nous allons traverser."

C'est ainsi qu'ils continuèrent leur marche durant quatre jours, à travers d'épaisses forêts. Le bon Jacques, déguisé en pèlerin, leur servait de guide, et, malgré ses soixante-dix ans, son dévouement à ses maîtres lui donnait la force de porter presque toujours la petite Adelina sur ses bras. Sans cela, cette enfant délicate aurait infailliblement succombé aux fatigues d'un si pénible voyage. Même la comtesse, qui n'était nullement habituée à de si longues courses, au bout de la seconde journée, se sentait déjà tellement harassée, qu'elle croyait ne pouvoir aller plus loin. Mais son extrême confiance en l'assistance divine et sa pieuse résignation, sentiments qui lui étaient devenus familiers, grâce aux cruelles épreuves qu'elle avait déjà subies, lui communiquaient assez de force d'âme pour supporter avec courage les souffrances corporelles, de sorte qu'elle parvint, ainsi que la petite Adelina et leur guide, à atteindre heureusement et en bonne santé le terme de leur voyage.

Le soleil, sur son déclin, s'était déjà caché derrière les hautes montagnes de granit, et ses rayons dorés n'éclairaient plus que les cimes des plus hauts rochers, lorsque nos trois voyageurs arrivèrent dans une contrée aride, environnée d'une sombre forêt. En avançant dans ce bois, ils trouvèrent une clairière assez

ouse, et au milieu de laquelle s'élevait majestueusement un chêne séculaire. Au fond, sur un bloc de rocher, on apercevait une antique croix en pierre, à laquelle la sombre solitude de cette contrée sauvage donnait un air de mélancolie.

Arrivé à cet endroit, Jacques s'arrêta et dit : " Faisons halte et reposons-nous. S'il plaît à Dieu, c'est ici que nous établirons notre demeure. C'est sur cette place qu'il y a à peu près quarante ans, me trouvant à une grande partie de chasse au chamois, je fis une dînée. Ce lieu, il faut en convenir, est triste et aride ; mais aussi nous sommes sûrs d'y être à l'abri des persécutions de nos ennemis ; ils ne viendront pas nous chercher en cet endroit, qui n'est même jamais visité par les habitants des environs depuis le temps immémorial où deux chevaliers ennemis se tuèrent à la place marquée par cette croix de pierre. Je ne connais à proximité d'ici d'autre habitation que la cabane d'un berger des Alpes chez lequel je me souviens d'avoir demandé autrefois un verre d'eau fraîche, quand j'étais à la chasse. Si vous voulez, je vous y conduirai, vous et votre enfant.

— Quoique je me trouve aujourd'hui si fatiguée, qu'il me sera difficile de continuer la route, répondit Théoline, je conçois pourtant bien qu'il est impossible que mon enfant passe la nuit à la belle étoile sans risquer de tomber malade. J'espère, mon fidèle Jacques, que vous nous construirez bientôt une cabane dans laquelle nous pourrons être suffisamment abrités contre le vent et la pluie."

V

Le chalet de la montagne.

Jacques conduisit donc la mère avec son enfant à la cabane des Alpes, située à quatre kilomètres plus loin, où elles trouvèrent un accueil très hospitalier et un repos aussi bon que les circonstances le permettaient. Le berger était un fils de celui dont Jacques avait autrefois fait la connaissance. Le père vivait avec son fils et sa bru ; et tous les trois, ayant les mœurs pastorales de nos anciens patriarches, s'efforcèrent à l'envi de rendre agréable à leurs hôtes le séjour qu'ils firent dans leur modeste cabane. Marguerite, femme de Gaspard, le jeune berger, apporta du lait dans des écuelles, et prépara aussi du beurre frais, du chamois salé et du miel nouveau. Elle n'avait, à la vérité, que des assiettes de bois pour présenter les mets simples de ce festin de montagnards ; mais tout était si bon, si appétissant, et la nappe, quoique en toile grossière, était si propre et si récemment blanche, qu'elle répandait encore autour de la table le parfum balsamique du gazon des montagnes, sur lequel on l'avait étendue. La cabane, d'ailleurs assez spacieuse, n'était construite qu'en bois ; mais, selon la coutume du pays, elle était peinte à l'huile, tant à l'intérieur qu'au dehors ; et la chambre d'habitation, éclairée par deux lampes en fer poli, présentait un aspect riant et agréable.

Après une courte prière, on se mit à table. Georges, le père de Gaspard, veuf depuis quatre ans, se plaça à côté de Théoline, et, avec la cordiale naïveté d'un bon montagnard, il cherchait à la distraire en lui parlant de diverses branches de l'économie rurale et domestique. Le frugal repas terminé, la petite société adressa de cœur et de bouche ses actions de grâces au Seigneur, dispensateur de tous les biens, et l'on conduisit Théoline dans une chambre contiguë, où elle trouva une molle couche de paille pour elle et son Adelina. Toutes deux étaient accoutumées à des lits plus somptueux dans leur château ; cependant, grâce à la fatigue du pénible voyage qu'elles venaient de faire, un doux sommeil vint fermer leurs yeux et dura jusqu'au jour. Déjà les rayons dorés d'une vive lumière, pénétrant à travers les fentes du volet de la petite fenêtre, éclairaient l'intérieur de ce réduit, lorsque Théoline ouvrit la fenêtre. Alors le soleil levant fit resplendir le crucifix en cuivre jaune qui était suspendu à la muraille brune de la chambre à coucher, au-dessus d'un antique tableau peint à l'huile, représentant la douce Reine des anges. En même temps un léger vent de l'est apportait dans la chambre la suave odeur des plantes aromatiques et l'embaumait tout entière ; déjà l'on entendait l'agréable tintement des clochettes des vaches, et le son plus clair des grelots attachés au cou des chèvres venant des montagnes voisines, et le bruit de la source qui tombait en cascade à côté de la cabane, à travers la fente d'un rocher, dans un bassin de granit formé par la nature.

Théoline et Adelina étant levées, celle-ci, dont l'intelligence commençait à se développer, et qui déjà

éprouvait un vif plaisir à l'aspect des beautés de la nature, s'écria avec ravissement en s'approchant de la croisée ouverte : " Ah ! que cette matinée est belle ! Vois donc, maman, ces prairies dans le vallon, comme elles sont magnifiques ! chaque brin d'herbe est garni de diamants tout aussi resplendissants que ceux du riche collier que les soldats ennemis t'ont enlevé pendant le pillage.

— Ma fille, répondit Théoline, ce ne sont pas des diamants que tu vois briller sur les plantes, ce sont des gouttes d'eau tombées du ciel sur le gazon, et qui brillent toujours du même éclat quand le soleil donne dessus. Cette eau s'appelle la ROSÉE.

— Et ces clochettes des troupeaux, reprit Adelina, elles sont beaucoup plus retentissantes et plus harmonieuses que celles des troupeaux de nos contrées. D'où vient donc cela ?

— Cela vient, dit la mère, de ce que les clochettes des vaches qui broutent sur les Alpes sont beaucoup plus grandes et d'un métal plus pur que chez nous.

— Ah ! mais écoute donc, maman, le son de ces clochettes ; j'en entends encore résonner de pareilles dans le lointain, quoique je n'y aperçoive pas de troupeaux, et ce nouveau son a une douceur singulière.

— C'est l'effet de ce que nous appelons l'ÉCHO ; c'est le son même de ces clochettes, qui, frappant contre les parois de ces rochers que tu vois là-bas, nous est renvoyé et nous paraît un nouveau son.

Pendant cette conversation, le vieux Jacques, qui avait passé la nuit dans la clairière où devait s'établir la future demeure de Théoline, entra chez la comtesse, et lui dit : " Je viens vous annoncer, noble

dame, que j'ai maintenant dressé le plan de votre demeure ; ce sera une simple cabane, mais assez commode et surtout assez solide pour vous mettre à l'abri des intempéries des saisons. Georges, le père de notre hôte, possède une suffisante provision de poutres, de lattes et de planches ; il est disposé à nous les céder à un prix raisonnable. Pour que notre construction soit plus forte et mieux close, nous en garnirons tout l'intérieur avec des écorces d'arbres ; Georges m'a promis de m'aider dans les travaux, de sorte qu'en sept à huit jours au plus tout sera terminé."

Jacques tint parole. Dès le matin du huitième jour, la nouvelle cabane fut prête à être habitée. Ses dehors avaient peu d'apparence ; mais la position pittoresque de cette habitation la rendait d'un effet romantique et ravissant. Riante comme le séjour de la paix, elle était placée à l'ombre, et, pour ainsi dire, sous la protection du grand et vieux chêne qui occupait le milieu de cette clairière, entourée elle-même d'une ceinture de rocs boisés. Le chêne majestueux étendait ses longues branches chargées d'un épais feuillage sur l'humble cabane, dont le toit couvert en écorces d'arbres, et dont la porte et les volets, peints à l'huile et d'un joli vert, offraient un coup d'œil charmant.

A environ seize kilomètres de cette contrée solitaire était situé, dans un agréable vallon, un petit bourg assez commerçant, où le vieux Jacques allait fréquemment acheter des provisions pour Théoline, Adelina et lui.

Ce fut aussi là qu'il se procura du papier de tenture pour décorer l'intérieur de la cabane solitaire ; il y acheta encore plusieurs pots de belles fleurs qu'il

placé devant les fenêtres ; enfin il n'omit rien de ce qui pouvait embellir cette demeure. Au fond était une petite cuisine, distante de deux pas à peine d'un creux de rocher que le bon Jacques avait approprié pour lui servir de chambre à coucher.

L'acquisition de tant d'objets destinés à rendre la petite cabane plus agréable, et plus commode avait dû bientôt épuiser les ressources pécuniaires du fidèle Jacques. Il n'avait voulu rien épargner de ce qui pouvait rendre à sa noble maîtresse la solitude plus supportable : il acheta des lits et tout le linge nécessaire. Il trouva aussi le moyen de faire gagner quelque chose à Théolinde par la broderie et le tricot ; c'était lui qui allait placer les produits du travail de la dame et lui chercher de nouvelles commandes ; de sorte qu'on se vit pour longtemps à l'abri du besoin. Théolinde avait fait vendre par Jacques les riches bracelets et les bagues de diamants qu'elle avait apportés dans son exil, et dont le prix servit également à l'achat du mobilier et des provisions. Elle ne conserva de ses bijoux que son anneau nuptial et celui que son défunt époux lui avait renvoyé. Ces deux objets lui étaient trop précieux, elle les garda comme un souvenir des heureuses années de son mariage.

Théolinde savait admirablement jouer du luth ; elle en donna des leçons à sa fille Adelina, qui en profita très bien. Mais le principal soin de cette tendre mère fut d'apprendre à son enfant les vérités de la religion et d'en former une bonne chrétienne. Tous les dimanches elle descendait dans la vallée, en compagnie de sa fille et du vieux Jacques, pour assister aux offices de la paroisse. Néanmoins le profond

chagrin que lui avait causé la perte d'un époux adoré ne pouvait s'adoucir, et elle trouvait un douloureux plaisir à manifester ses regrets, en restant fidèle au vœu qu'elle avait fait de ne jamais quitter ses habits de deuil.

Cependant le grand âge de Jacques et les fatigues des guerres qu'il avait faites ne tardèrent pas à diminuer ses forces, et bientôt il vit clairement que sa fin approchait. Il dit un soir : " Je me sens de plus en plus affaiblir, et j'aperçois déjà les signes certains d'une mort prochaine. Mon inquiétude sur votre sort, ma noble dame, et sur celui de votre enfant, est la seule chose qui rende pénible mon départ de ce monde. Malgré toutes nos précautions, je ne puis me défendre d'une certaine crainte. Le chevalier Grimmo de Durcoin a des amis nombreux et puissants, et si jamais il venait à découvrir votre asile, vous auriez tout à redouter de sa vengeance ; je vous conseille donc de cacher soigneusement votre qualité et de changer de nom, même dans l'intérieur de votre solitude."

Théoline, surprise autant qu'affligée de ce discours d'un serviteur et d'un ami dévoué et fidèle, répondit : " Votre mort, mon cher Jacques, serait la plus terrible calamité que Dieu pût m'envoyer dans la position où je me trouve. Mais j'ose espérer que vous vous trompez, et je ne cesserai de prier le Seigneur de ne point me faire subir cette cruelle épreuve. Toutefois je suivrai le conseil que vous venez de me donner." Il fut convenu que Théoline se nommerait dorénavant Mathilde, et qu'Adelina s'appellerait Agnès.

Les sinistres pressentiments du bon Jacques ne se réalisèrent que trop tôt. Peu de jours après cette

conversation, le vieillard étant sorti après le dîner pour aller se promener dans les montagnes, on vit arriver en toute hâte la fille d'un chasseur de chamois dont la hutte se trouvait à quatre kilomètres de là. Cette fille annonça que le vieux Jacques s'était trouvé mal en route au point de ne pouvoir revenir chez lui ; on l'avait recueilli dans la hutte du chasseur, d'où il envoyait prier la noble dame de venir le voir avant sa mort.

Mathilde partit aussitôt avec Agnès, et trouva son fidèle Jacques étendu sur un lit dans la hutte du chasseur. Son affaissement était déjà mortel : il avait été frappé d'un coup d'apoplexie, et n'avait plus guère la force de parler. Le curé du village voisin, appelé à la hâte, arriva promptement, lui administra les sacrements, et l'assista des secours de la religion jusqu'à son dernier soupir.

Le troisième jour après son décès, la dépouille mortelle du respectable vieillard fut, d'après les vœux de Mathilde, déposée au cimetière du village voisin, et l'on y chanta une messe solennelle pour le repos de son âme. Le cœur de Mathilde saigna encore longtemps au souvenir de la perte de cet ami fidèle, dont la prévenante activité, les sages conseils et l'appui lui étaient si utiles dans sa triste position, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle put s'habituer à pourvoir elle-même à tout ; enfin pourtant, sa douce résignation à la volonté de Dieu adoucit et cicatrisa les profondes plaies de son cœur.

VI

Le pieux ermite.

Non loin de la cabane de Mathilde, mais au fond des gorges les plus retirées de la montagne, et partout entourée de rochers et de broussailles, se trouvait la paisible demeure d'un pieux ermite connu dans la contrée sous le nom du père Benno. Derrière son asile solitaire s'élevait une antique chapelle dont le modeste clocher était surmonté d'une croix dorée. Devant la cellule de l'anachorète, couverte en chaume, et dont les murs et les fenêtres étaient tapissés de lierre, on voyait un petit jardin planté de fleurs et d'arbustes. Un peu en avant, sur la droite, on voyait deux arbres fruitiers en plein rapport, et, couverts de leurs branches, une petite table et des bancs de gazon. Tout auprès, une harpe était suspendue aux rameaux d'un superbe tilleul. Le printemps embellissait la nature, qui semblait reprendre une nouvelle vie ; un matin, la douce lumière de l'aurore commençait à se répandre sur l'ermitage, les rochers et les arbres, et se changeait progressivement en une clarté vive et brillante. Le cloche venait de sonner matines, lorsque Benno, sortant de la chapelle, se mit à genoux et fit sa prière. Après avoir un instant considéré le pittoresque paysage, il prit sa harpe et chanta :

Comme là-bas le soleil brille !
De mille feux le ciel pétille.
Qui rend si beau cet horizon ?
C'est Dieu ! Pour nous que l'Éternel est bon !

D'un nuage d'or entourée,
De ce mont la cime élevée
Semble redire à ma raison :
C'est Dieu ! pour nous que l'Éternel est bon !

Vois-tu cette source limpide
Jaillir de ce rocher aride ?
Qui la fait fuir sur le gazon ?
C'est Dieu ! Pour nous que l'Éternel est bon !

Des oiseaux sous le frais ombrage
Que j'aime le joli ramage !
Que chantent-ils dans ce vallon ?
C'est Dieu ! Pour nous que l'Éternel est bon !

Le berger assis sur l'herbette
Chante, appuyé sur sa houlette,
Le doux refrain de sa chanson :
C'est Dieu ! Pour nous que l'Éternel est bon !

Allons, mon cœur, reprends courage,
Au ciel adresse ton hommage,
Redis en bénissant son nom :
C'est Dieu ! Pour nous que l'Éternel est bon !

Après avoir terminé ce cantique du matin, Benno
retra dans sa cellule.

Peu d'instants après, un chevalier ayant pour guide
un jeune pâtre parut sur le sommet d'une roche voi-
sine. Il était vêtu d'un riche costume, mais sans
cuirasse et sans casque. Un chapeau orné d'un beau
panache couvrait sa tête, un glaive était suspendu à
son côté, et sa lance lui servait de bâton de voyage.

“ C’est donc ici que demeure le père Benno ? ” demanda le chevalier au pâtre ; et ses yeux se promenaient avec admiration sur la belle contrée. “ Quel magnifique coup d’œil ! quelle agréable retraite ! En vérité, notre ermite a su bien choisir sa demeure. ” Enfin il s’approcha de l’ermitage, et, tirant sa bourse, il dit au jeune pâtre : “ Je te remercie, jeune homme, de m’avoir guidé avec tant de zèle et d’empressement : tiens, prends ceci, je te le donne pour ta peine. ” Le chevalier, en venant visiter cette partie des Alpes, avait passé la nuit précédente dans le chalet du père de ce jeune homme, et comme ses hôtes n’avaient voulu accepter aucun paiement pour l’hospitalité qu’ils lui avaient accordée, le chevalier croyait devoir récompenser d’autant plus généreusement leur fils ; il lui mit une pièce d’or dans la main.

“ Comment, seigneur ! dit le jeune pâtre, prendre de l’argent pour le léger service que j’ai pu vous rendre en vous accompagnant ! Fi donc ! ce ne serait pas beau. ” Puis, jetant les yeux sur la pièce d’or que le chevalier lui avait donnée, il s’écria plein d’étonnement : “ Eh ! mais que vois-je ? de l’argent jaune ; je croyais qu’il n’y avait que de l’argent blanc et rouge. ”

— Ah ! ah ! reprit le chevalier ; c’est que tu ne connais que des pièces d’argent et de cuivre ; mais ceci est de l’or.

— De l’or ! permettez que je l’examine un peu. Quoi ! c’est ce petit objet dont on fait tant de cas ? J’avais bien entendu parler d’or, mais voici la première fois que j’en vois. Je m’en étais fait une tout autre idée. Reprenez ça, je n’y trouve rien de bien merveilleux. ”

Le chevalier fit de vains efforts pour expliquer à ce jeune enfant la nature et la valeur de l'or. Il lui dit en outre qu'avec cette pièce on pouvait acheter facilement deux chèvres ou deux brebis.

— Vous plaisantez ! lui dit le pâtre ; il faudrait avoir perdu la tête pour donner deux chèvres ou deux brebis en échange de cette chétive petite pièce ; cela ne vaut pas seulement ma houlette.

— Cependant, mon garçon, les gens qui possèdent beaucoup d'or passent pour très heureux. Avec de l'or on peut tout avoir.

— Diantre ! ah ! s'il en est ainsi, donnez-la-moi. Nous avons un voisin qui est malade de chagrin. Il ne peut dormir ni manger ; il est toujours triste et abattu ; je vais lui donner cette petite pièce d'or pour qu'il s'achète la santé, le sommeil, l'appétit et la gaieté.

— Oh ! oh ! tout ce que tu dis là ne peut s'acheter ; mais il y a une foule de choses belles et utiles que l'on peut acheter quand on a de l'or.

— Hum ! nous autres gens de la montagne, nous jouissons même de beaucoup de belles et bonnes choses dont nous pourrions nous passer au besoin. Notre petit champ, notre jardin, nos prairies, nos troupeaux de brebis et notre forêt nous fournissent abondamment du pain, des fruits, des légumes, du lait, du miel, de la laine, du chanvre et du bois, je ne puis m'imaginer ce qu'il nous faudrait encore de plus."

Le chevalier, surpris autant que charmé des répliques judicieuses de ce jeune montagnard, se dit à lui-même : Heureux enfant ! habitué dès le berceau à une vie frugale, élevé loin de la corruption du

siècle il a de bonne heure appris à connaître et à estimer les seuls vrais biens de la terre : le contentement, la santé et la paix de la conscience. Heureux mortels, vous ignorez même le nom des besoins factices des habitants de la ville. Oui, c'est ici, dans les chalets des pâtres de la montagne, séparés du monde entier, et où l'or n'est ni connu ni recherché, qu'existe réellement l'âge d'or. Puis, s'adressant au jeune homme : " Mon garçon, tes paroles dénotent plus de sagesse que tu ne penses. Petit berger, tu es un grand philosophe.

— Quelle bête me nommez-vous là ! s'écria le petit berger avec vivacité ; si c'est une injure que vous me dites, veuillez vous en dispenser, je vous en prie...

— Non, non, calme-toi, mon enfant, interrompit le chevalier. Je n'ai point voulu t'injurier ; au contraire, ce nom est honorable sous bien des rapports. Écoute, mon garçon, tu m'as rendu un grand service en me guidant vers cet ermitage ; ton langage m'a fait un plaisir infini. Je voudrais à mon tour faire quelque chose qui te fût agréable.

— Eh bien ! répliqua le petit berger, savez-vous chanter, Monsieur ? J'aimerais mieux une chansonnette que votre pièce d'or.

— Je sais bien un peu chanter, répondit le chevalier, mais je suis trop affligé : va, mon ami, je suis trop malheureux.

— Eh bien ! et à quoi vous sert donc votre or ? Vous voyez qu'il ne rend pas heureux. Non, non, je préfère mes chansons à votre or ; je chante toujours, moi, et je suis en même temps si content, si content, que je n'échangerais pas mon contentement contre un sac tout rempli de pièces d'or. Écoutez moi, et

vous allez voir." Alors il chanta, en sautant et en gambadant, la chansonnette suivante :

Le jeune agneau, dans le pacage,
En liberté, joyeux, content,
Cherche, à l'ombre du vert feuillage
L'herbe qu'il broute en gambadant.

On voit comme lui sur la terre
L'enfant aimable et gracieux
Trouver, près de sa bonne mère,
Bonheur non moins délicieux.

La brebis aime la pâture ;
L'enfant trouve excellent son pain.
S'il meurt, l'auteur de la nature.
Lui fait trouver douce sa fin.

La franche gaieté de cet enfant charma le chevalier, qui lui exprima sa satisfaction et lui dit : " A présent va rejoindre mon domestique, qui m'attend auprès de ce rocher là-bas. Je désire m'entretenir seul avec l'ermite.

— Bien, bien, seigneur, s'écria le joyeux enfant en s'éloignant ; mais ne restez pas trop longtemps, car mon troupeau et moi nous pourrions bien perdre patience."

Le chevalier s'approcha alors de l'ermitage, et tira la sonnette. Benno sortit. Sa tête vénérable était chauve, une épaisse et longue barbe descendait sur sa poitrine, et il dit : " Que Dieu vous bénisse, noble étranger. Quel sujet vous amène de si grand matin vers ma cellule ? et en quoi le vieux Benno peut-il vous obliger ?

— Mon père, reprit le chevalier, le malheur s'est appesanti sur ma tête, mon cœur souffre. Voilà déjà plusieurs nuits que le sommeil n'a fermé mes pau-

pières. Ayant entendu parler de vos vertus et de l'efficacité de vos prières, j'ai pris la résolution de venir implorer votre secours, et de passer quelques jours avec vous dans votre ermitage, si vous avez la bonté de me le permettre; ne me le refusez pas, je suis un malheureux qui cherche des consolations.

— Oh ! s'il en est ainsi, reprit Benno, soyez le bienvenu, tous les malheureux sont mes frères ou mes fils. Pensez que c'est votre père qui vous tend la main. Tout ce que Benno pourra faire pour vous soulager, il le fera; tout ce que ma pauvre cellule renferme est à votre service. Venez, asseyez-vous sur ce banc de mousse à l'ombre du pommier, car vous devez être fatigué de la montée, et sans doute aussi vous avez faim et soif. J'irai tantôt chercher des provisions pour le temps de votre séjour. Je trouverai tout ce qu'il faut à une grande ferme assez éloignée d'ici, et voilà de quoi attendre mon retour. Je vous offre toutes les provisions de ma cellule, je reviens à l'instant."

A ces mots, Benno tira d'une espèce d'armoire une cruche de grès, deux gobelets, une petite miche et corbeille pleine de fruits. Il posa tout cela sur la table, et dit : "Prenez, noble chevalier; c'est tout ce que je puis vous offrir en ce moment; d'ailleurs, l'appétit est le meilleur des cuisiniers, et vous n'en manquez pas, je pense.

— Ah ! bon père Benno, répondit le chevalier, je ne pense guère dans ce moment à manger et à boire; je suis si affligé...

— Il ne faut jamais l'être, interrompit le père Benno; vous devez songer sans cesse que les afflictions même vous viennent de la main de Dieu. Allons,

chevalier, videz cette coupe : le vin épanouit et ranime le cœur de l'homme. Ne repoussez pas les dons du Ciel. A votre santé, vivent les cœurs joyeux ! et que Dieu console et réjouisse les mélancoliques afin qu'ils redeviennent heureux. Trinquons.

— Hélas ! soupira le chevalier, oui, que Dieu console et réjouisse les mélancoliques, et qu'il préserve les heureux de souffrances aussi cruelles que les miennes !

— Hé quoi ! les souffrances ne sont pas un si grand mal qu'on se l'imagine. Dieu est un bon père, ses desseins sont toujours sages ; quand il nous envoie des adversités, elles nous fournissent l'occasion ou de nous corriger de nos défauts, ou de nous affermir dans la vertu. D'ailleurs, nos souffrances sont passagères, comme tous les phénomènes de la nature. Le soleil ne peut luire sans interruption ; les vents et les orages sont aussi des bienfaits pour la terre. Il a fallu aussi bien de la pluie et du beau temps pour faire mûrir le vin généreux qui brille dans cette coupe et en jaillit en perles liquides. Le bonheur et le malheur sont pareillement nécessaires pour former de nobles caractères, et produire des sentiments élevés et généreux. Que vois-je ! une larme s'échappe de vos yeux... Je respecte votre vive douleur ; mais, quel qu'en soit le motif, croyez-moi, prenez bon courage. Le temps de la pluie, des orages et du tonnerre ne dure pas toujours, et pour vous aussi brilleront des jours plus sereins.

— Non, jamais, jamais pour moi, soupira le chevalier ; et son regard douloureux se fixait sur la terre.

— Pourquoi non ? d'où vient ce découragement ? Moi aussi, tel que vous me voyez, j'ai beaucoup souffert. J'étais autrefois un vaillant guerrier : j'ai

assisté à bien des combats, essuyé bien des privations et des fatigues, comme aussi j'ai habité bien des ci tenus et goûté les maux aussi bien que les jouissances de la vie. Une maudite flèche en me fracassant le bras droit m'a fermé la carrière militaire. Dès lors tous les malheurs imaginables sont venus fondre sur moi. Mais aujourd'hui je remercie Dieu des maux qu'il m'a envoyés encore plus que des jouissances qu'il m'avait procurées ; la prospérité m'enivrait, l'adversité m'a ramené à la sagesse et à la modération. Je croyais d'abord que je ne rirais jamais de bon cœur, et que pour moi il n'y aurait plus sur la terre ni joie ni tranquillité. J'ai pris le monde en dégoût. Je me suis retiré dans ces rochers sauvages : c'est ici, dans cette cellule silencieuse et solitaire, que Dieu me rendit le calme et le repos. Grâce à sa providence, tout se termine bien ici-bas ; ouvrez donc votre Ame à l'espérance, et consolez-vous comme moi.

— Il m'est difficile de croire, mon bon père, que vos souffrances aient égalé les miennes. Je vais vous faire le récit de mes infortunes, et vous jugerez.

— Oui, chevalier, contez-moi vous douleurs, cela vous soulagera, et je vous écouterai avec le plus vif intérêt."

L'étranger commença ainsi : " Je suis le chevalier Adelbert de Haute-Roche, fils unique du comte de Haute-Roche.

— Quoi ! s'écria Benno, vous êtes le fils du feu comte de Haute-Roche ! Soyez alors mille fois le bienvenu. Votre père était un noble et vaillant chevalier ; je l'ai bien connu, car j'ai servi sous lui. Son château s'élevait majestueusement sur la cime d'une montagne boisée, comme la tête d'un roi. Tous les

environs, champs, forêts, prairies, aussi loin que la vue pouvait s'étendre du haut du château, dépendaient de son domaine. Tous les habitants de la vallée étaient ses vassaux. Votre mère, que Dieu l'ait en sa sainte garde ! était une dame accomplie, une âme véritablement pieuse et charitable. Vous aussi, cher Adelbert, je vous ai vu plusieurs fois, lorsque vous n'étiez encore qu'un bel enfant brillant de fraîcheur et de santé. Vous n'aviez alors que six ans, et je doute que vous puissiez vous souvenir de m'avoir remarqué dans la foule des hommes d'armes de votre père ; mais moi je me rappelle encore très bien les cris d'enthousiasme avec lesquels nous avions coutume de vous saluer toutes les fois qu'au retour d'une campagne nous étions rassemblés pour la revue sur la place d'armes du château de Haute-Roche, et que votre père se promenait dans nos rangs.

“ Ah ! mon Dieu ! comme le temps passe ! Vous n'étiez qu'un enfant alors, et vous voilà un homme dans toute la vigueur de l'âge. Oh ! je ne puis vous exprimer quelle joie j'éprouve dans ma vieillesse de revoir en vous, mon cher Adelbert, le fils de l'illustre chef qui nous menait aux combats et à la victoire.”

Le chevalier serra affectueusement la main du vénérable ermite et lui dit : “ Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu ; mais je suis enchanté de rencontrer ici, d'une manière aussi imprévue, un des braves compagnons d'armes de mon père ; cette heureuse rencontre m'encourage encore plus à vous faire part de mes infortunes. Je continue donc.

“ Après la mort prématurée de mes parents, le chevalier Othon d'Apremont, ami d'enfance de mon père, me prit dans son château, qui était situé à plu-

sieurs journées de marche de celui où j'étais né. Là il me donna une éducation soignée, et plus tard il m'accorda en mariage sa fille Théoline, dont la beauté ravissante était encore le moindre de ses avantages. Non, il me serait impossible de vous décrire sa bonté, sa piété, son affabilité et sa douceur. Nous vîmes habiter le château de Haute-Roche, où mon épouse sut bientôt se faire aimer et chérir comme le modèle de toutes les vertus. Un an après elle donna le jour à une enfant charmante, que nous nommâmes Adelina, et qui surpassait en beauté tous les enfants que j'avais vus jusqu'alors. Déjà cette enfant commençait à grandir, déjà ses yeux me connaissaient, déjà elle me tendait ses bras avec un sourire d'ange, et commençait à bégayer les noms de papa et de maman, lorsque tout à coup la guerre éclata, et je fus appelé à l'armée ; il fallait partir ; nos adieux furent déchirants ; l'enfant, il est vrai, ne comprenait encore rien à ce qui se passait ; mais sa mère, ma tendre épouse, tomba évanouie entre mes bras...

Le chevalier essuya une larme, qui vint mouiller ses paupières, puis il reprit son récit.

“ Vous savez quelle malheureuse tournure prit la guerre. La supériorité du nombre nous accabla. Bientôt nous vîmes envahir nos campagnes, saccager nos châteaux, ravager nos villes et nos villages par le fer et le feu. Les funestes nouvelles que nous recevions journellement à l'armée, et mon inquiétude sur le sort de ma femme et de mon enfant, me déterminèrent enfin, ne pouvant quitter mon poste, à envoyer un de mes écuyers, déguisé en pèlerin, au château de Haute-Roche pour voir ce qui s'y passait,

et j'attendis son retour avec anxiété. Mais mon fidèle écuyer ne revint pas ; je n'en ai plus entendu parler, et j'ignore ce qu'il est devenu. Vous pouvez bien vous imaginer dans quelle perplexité je me trouvais alors. Tout le jour nous combattions les ennemis, et, la nuit, le chagrin et l'inquiétude m'empêchaient de fermer les yeux.

“ Enfin la paix fut conclue. Je revins dans mes foyers. Mais quel triste spectacle s'offrit à mes regards ! De loin je vis mes donjons à moitié détruits, et du château paternel je ne retrouvai que les ruines ; l'ennemi, en se retirant, l'avait incendié. Le village situé au bas du château avait été également la proie des flammes. Les malheureux paysans, qui avaient construit de misérables huttes de sapins auprès de leurs maisons réduites en cendres, poussèrent des cris de douleur et de joie en me revoyant. C'est d'eux que j'appris l'affreuse nouvelle de la mort de mon épouse et de ma fille. “ La bonne dame, dirent-ils, cherchant à se soustraire à la domination de l'ennemi, voulut traverser pendant la nuit le torrent qui baigne les murs du château ; mais elle a péri dans les flots avec son enfant, car on a trouvé le lendemain la petite barque renversée, et un voile arrêté dans les roseaux du rivage.” J'avais le cœur brisé quand je gravis à cheval la montagne de mon château pour en visiter l'intérieur. Des larmes brûlantes coulaient sur mes joues pendant que j'errais au milieu de ces décombres, et que mes regards cherchaient et examinaient encore les lieux où j'avais passé une si douce enfance, où j'avais goûté tant de félicité comme époux et comme père. Ces ruines immenses m'offraient l'image de mon bonheur anéanti ; je passai toute la nuit assis

sur un pilier abattu, et j'appuyai ma tête appesantie contre un pan de muraille encore noirci par les flammes dévastatrices ; mes yeux fatigués appelaient le sommeil, mais en vain. Mille fois mes regards se fixèrent vers le ciel, chargé de sombres nuages. Hélas ! je me trouvais à l'endroit même où était autrefois notre petit salon de famille, où pendant de longues soirées orageuses j'étais assis devant le foyer paternel, près de Théolinde, avec de braves et fidèles amis. Au moment où je me rappelais ces doux souvenirs, la pluie tombait à flots pressés, la tempête mugissait dans ces murs entr'ouverts ; nulle part dans ces décombres je n'aurais pu trouver un abri contre la fureur de l'orage... Hélas ! depuis ce temps, mon château est rebâti, les maisons de mes bons paysans ont été relevées ; mon bonheur seul, le bonheur de ma vie, détruit de fond en comble, ne saurait jamais se rétablir.

— Mais vous ne m'avez pas dit, fit observer Benno, d'où vous vient cette blessure dont j'aperçois encore la cicatrice sur votre joue.

— Ceci, répondit Adelbert, me rappelle encore un cruel souvenir. Nous avions dans notre corps d'armée un chevalier peu estimé à cause de son caractère déloyal, connu comme un dissipateur, et à qui tous les moyens étaient bons pour se procurer de l'argent. Un soir, nous étions avec plusieurs autres chefs dans une réunion, célébrant joyeusement, le verre à la main, un avantage que nous venions de remporter sur l'ennemi. Ce chevalier, nommé Stein, fit tomber à dessein, je crois la conversation sur l'anneau nuptial que je portais alors à mon doigt, et que je ne quittais ni jour ni nuit. Stein me proposa la gageure que

dans l'espace de vingt-quatre heures il saurait me tirer la bague du doigt sans que je m'en aperçusse. La chose que je regardais dans ce moment comme impossible se réalisa cependant dès la nuit suivante. Stein avait probablement glissé un narcotique dans mon verre, et profita de mon sommeil pour me dérober la bague, car dès le lendemain matin je m'aperçus qu'elle avait disparu. Je payai la gageure et demandai ma bague ; mais Stein, aussi déloyal que querelleur, me la contesta, sous prétexte qu'elle était comprise dans la gageure et devenue sa propriété. Ce gage chéri de ma bien-aimée Théolinde m'était trop précieux pour y renoncer aussi facilement ; il en résulta un combat à outrance dans lequel mon adversaire me renversa d'un coup de glaive à travers le visage, et avant que ma blessure fût guérie, Stein avait quitté l'armée et pris la fuite. Plus tard j'ai appris d'une manière certaine que cet homme déloyal s'était laissé gagner par un des chefs de l'armée ennemie pour m'enlever ce bijou, et qu'il en avait reçu une somme considérable. Et cependant je ne puis encore concevoir quel motif pourrait avoir porté l'étranger à se procurer à un si haut prix un bijou qui, pour moi, était presque sans valeur. Toujours est-il que la ruse la plus infernale m'a privé du souvenir le plus précieux que je tinsse de ma chère Théolinde."

A ces mots, Adelbert jeta autour de lui des regards tristes et sombres, quand tout à coup ses yeux rencontrèrent la harpe, suspendue à l'arbre à l'entrée de l'ermitage. "Voilà un instrument, dit-il, qui me rappelle encore le souvenir de ma pauvre Théolinde. Elle aimait la harpe, et en jouait d'une manière

admirable, en l'accompagnant d'une voix mélodieuse. Je me rappelle qu'un matin, c'était avant notre mariage, je lui fis présent d'un petit bouquet composé de muguet, de violettes et de vergiss mein nicht. (1) C'étaient ses fleurs favorites. Dans la soirée du même jour elle me dit avec un charmant sourire : " Vois, mon Adelbert, l'aimable petit bouquet que tu m'offris ce matin, je l'ai porté sur mon sein ; déjà il est presque tout fané ; mais voici un autre petit bouquet que je t'offre à mon tour ; pour celui-ci tu le planteras dans ton cœur, et il s'y conservera." Alors-elle me chanta une romance qu'elle avait composée elle-même au sujet de ses trois fleurs favorites, et qui restera toujours gravée dans ma mémoire.

— Seriez-vous assez aimable, lui dit Benno, pour me chanter cette romance composée par votre défunte Théolinde ? je vous accompagnerai volontiers sur la harpe dès que j'en au-ai saisi l'air."

Adelbert commença à chanter, tandis que Benno l'accompagnait sur la harpe.

Parmi les fleurs de la prairie
Que Dieu créa pour l'embellir,
J'en aime trois ; leur modestie
Charme toujours mon souvenir.
La jeunesse en fait des guirlandes
Pour parer le chapeau coquet ;
Moi, qui les destine aux offrandes,
Je les unis dans un bouquet.

Symbole de douce innocence,
Le muguet, de sa blanche fleur.
En l'honneur de la Providence,
Exhale sa suave odeur.

(1) Myosotis.

Elancé de son vert feuillage,
Chaque bouton, en fleurissant.
Sem le rendre un sincère homvuage
A la gloire du Tout-Puissant.

La tendre et douce VIOLETTE,
Qui se cache sous le gazon,
Humblement ouvre sa clochette
Pour embaumer l'air du vallon.
Elle étale avec complaisance
Ses doux parfums, ses simples fleurs ;
Emblème de la bienfaisance,
Elle sourit à tous les cœurs.

Quand la bienfaisante rosée
A rafraîchi le sol brûlant,
Plus belle on voit la GERMANDRÉE
Ouvrir son calice charmant.
Sans cesse elle se renouvelle,
Du jour si vif bravant l'ardeur :
C'est l'image toujours fidèle
De l'amitié, du vrai bonheur.

Reçois ces trois aimables fleurs
Que pour toi ma main a cueillies.
Leurs parfums, leurs tendres couleurs
L'emportent sur les plus jolies ;
Ton cœur doit dire en les voyant :
Des vertus elles sont l'emblème ;
Cher époux, en les imitant,
On trouve le bonheur suprême.

Cette romance plut singulièrement au vénérable anachorète, et il insista pour que le chevalier Adelbert passât la journée entière à l'ermitage. Benno promit de lui servir lui-même de guide le lendemain matin ; en conséquence le petit pâtre qui avait montré le chemin à Adelbert fut renvoyé chez ses parents.

VII

La jeune bergère.

Depuis la mort de Jacques, les ressources de l'infortunée Mathilde avaient éprouvé une sensible diminution. Ce bon et honnête vieillard avait eu l'heureux talent de procurer un débouché facile et avantageux aux ouvrages d'aiguille de la pauvre veuve. Beaucoup de personnes à qui son âge et ses manières engageantes avaient inspiré de l'intérêt, lui donnaient de nouvelles commandes plutôt par égard pour lui que par compassion de la dame infortunée qu'on ne connaissait pas. Aussi la laborieuse comtesse avait quelquefois tant de travaux à faire, qu'il lui arrivait souvent de prolonger ses veilles fort tard. En outre, plusieurs dames charitables, sur les sollicitations de ce serviteur dévoué, envoyaient d'assez abondants secours en vivres. La mort de Jacques fit tarir ses ressources ; la diminution de la recette par le manque de commandes et la suspension des secours ne permirent plus de faire face aux dépenses nécessaires. Les privations de toute espèce affaiblirent tellement la santé de Mathilde, qu'elle ne pouvait plus marcher qu'à l'aide d'un bâton. A la fin, elle se trouva si abattue, qu'elle fut forcée durant plusieurs semaines de garder le lit. Pourtant quelques faibles secours venus à propos ranimèrent un peu ses forces ou plutôt

son courage ; elle se leva, et, vêtue de sa robe de grand deuil, couverte d'un voile noir, appuyée sur un bâton, elle sortit de sa cabane, s'assit sur un banc de mousse, et plaça sa corbeille à ouvrage à côté d'elle. " O mon Dieu, dit-elle en relevant son voile et jetant autour d'elle un regard de mélancolique satisfaction, il y avait si longtemps que je ne m'étais trouvée sous ce beau ciel d'azur ! depuis longtemps je n'ai vu le feuillage vert des arbres qu'à travers les étroites fenêtres de ma cabane. Que ces trois semaines passées sur mon lit de douleur m'ont semblé longues ! Avec quel bonheur je viens ici respirer cet air si doux et si frais ! Grâce, grâce vous soient rendues, ô mon Dieu, qui avez daigné me rendre la santé. Pourtant je me sens encore faible, très faible..."

Elle prit son ouvrage et voulut se mettre à coudre ; mais, voyant qu'elle n'en avait pas la force, elle dit en soupirant : " Je ne puis, c'est impossible ; mes yeux se troublent, ma main tremble ; je ne suis pas en état de faire un seul point... ; et cependant il le faut, nous n'avons plus de pain ; hier nous avons mangé notre dernier morceau. En ce moment la moindre nourriture me ranimerait." Elle essaya donc de travailler ; mais l'ouvrage tomba de ses mains défaillantes, et elle répéta encore : " C'est impossible ! mon Dieu ! comment ferai-je ? comment nourrir ma fille et moi ? Nous faudra-t-il mourir de faim dans ce désert ? O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un douloureux accent, nous avez-vous oubliées ? Ne songez-vous plus à nous ? Oh ! envoyez-nous au moins des consolations et de l'espoir, si vous ne voulez pas nous envoyer des secours..." Un torrent de larmes s'échappait de ses yeux ; elle se rassit et appuya sa

tête sur une de ses mains. " Je me sens mal. Hélas ! mon âme est découragée, et un poids énorme oppresse mon cœur."

En ce moment Agnès, revenant de la montagne, un petit panier au bras, accourut vers sa mère et dit : " Hélas ! ma pauvre maman, je reviens ma corbeille vide ; je me suis vainement présentée à plusieurs portes pour demander la charité, on me m'a pas donné une seule bouchée de pain. Depuis que le bon vieux Jacques est mort, les personnes auxquelles il nous avait recommandées ont bien changé. " La misère, m'ont-elles dit, est trop grande dans ces montagnes ; nous n'avons pas trop de pain pour nous-mêmes." En revenant, j'ai cueilli quelques fraises pour toi ; c'est tout ce que j'ai pu trouver ; mais à quoi nous servira ce peu de fruits ?

— N'importe, dit la mère, c'est toujours quelque chose, et, si faible que soit ce secours, rendons-en grâces à Dieu."

Agnès regarda sa mère, et, apercevant alors ses yeux gonflés de larmes, elle l'embrassa et lui dit : " Tu as encore pleuré. Ne pleure plus, chère maman, je ne puis te voir pleurer ; cela me fait tant de peine ! Oh ! ne pleure plus, je t'en prie !

— Calme-toi, mon enfant, tu vois que je te souris.

— Oui ; mais tu ne me souris pas de bon cœur...

Ah ! mon Dieu, comme te voilà pâle ! Je crains que tu ne redeviennes malade ; ne te chagrine donc pas tant, cela me ferait devenir malade aussi : quand je te vois souffrir, je souffre autant que toi.

Rassure-toi, mon enfant ; vois-tu, depuis que j'ai mangé quelques-unes de ces fraises que tu m'as apportées, je me sens un peu mieux ; mange le reste.

— Oh ! non, je n'en prendrai pas une ; elles sont toutes pour toi, je n'ai pas faim ; et puis d'ailleurs je ne pourrais pas manger, tant je suis triste."

Alors P'athilde, vivement émue, serra avec tendresse sa fille contre son cœur, puis tout à coup lui dit d'aller à la cabane ramasser le linge et les vêtements les plus nécessaires et de les lui apporter. C'était pour l'éloigner pendant quelques instants, afin qu'elle ne vît pas les larmes qu'elle ne se sentait plus la force de retenir. " Hélas ! s'écria-t-elle dès qu'elle se vit seule, que je suis malheureuse, et surtout de voir souffrir cette chère enfant ! Hélas ! il est déjà bien dur de se voir réduite à la nécessité de mendier son pain ; mais qu'il est cruel de mendier sans rien obtenir ! ... Il ne me reste plus d'autre parti à prendre que de quitter cet asile, et d'aller avec mon enfant chercher une contrée moins déserte et plus hospitalière, au risque de tomber entre les mains de mes ennemis... O Dieu de bonté, soyez mon protecteur, daignez me soustraire à toutes leurs recherches."

Cependant Agnès ne tarda point à revenir auprès de sa mère, apportant sous son bras un petit paquet de voyage et son luth de l'autre main.

" Viens, ma chère fille, nous allons quitter cette cabane, nous ne pouvons y rester sans nous exposer à mourir de faim. Mais avant de partir il faut prier le Seigneur de guider notre marche incertaine." Alors la mère et la fille se mirent à genoux et adressèrent au Ciel cette invocation : " Dieu tout-puissant, Père miséricordieux et plein de bonté, nous vous remercions des bienfaits dont vous nous avez fait jouir dans ce petit coin de la terre immense que vous avez créée ; daignez nous protéger encore, guidez nos pas vers

une contrée hospitalière et faites-nous trouver des gens dont le cœur soit ouvert à la pitié."

Après avoir également adressé une fervente invocation à la sainte Vierge, protectrice des malheureux, Mathilde donna la main à sa fille et elles se mirent en route. Mais à peine eut-elle essayé de marcher, qu'elle tomba de faiblesse sur un bloc de granit. A cette vue, Agnès, désespérée, jeta des cris perçants : "Oh ! maman, maman, disait-elle, ne meurs pas, je t'en prie."

Mathilde rouvrit les yeux, et peu après ses esprits se ranimèrent ; cependant l'excès de son malheur lui faisait verser des larmes en abondance. " Hélas ! s'écriait-elle en gémissant, jamais encore je ne me suis sentie si malheureuse et si découragée qu'aujourd'hui. Agnès, chère Agnès, seconde-moi dans mes prières, afin que ma confiance en Dieu et en sa sainte providence ne m'abandonne pas dans cette terrible épreuve."

Mathilde n'eut pas la force d'en dire davantage, ses pleurs coulèrent de nouveau, et elle appuya sa tête affaiblie contre un angle de rocher. Agnès, croyant que sa mère allait perdre encore connaissance, se précipita vers elle, la soutint dans ses bras, et s'écria d'un accent douloureux : " N'y a-t-il donc ici personne qui puisse nous secourir ? Dieu de bonté, venez à notre aide ! "

En faisant cette exclamation pieuse elle s'était agenouillée, et tenait ses regards et ses mains jointes élevées vers le ciel. Au milieu de ses ferventes prières en faveur de sa mère, elle entendit tout à coup dans le lointain une voix douce qui chantait les paroles suivantes :



Agnès s'était agenouillée, et tenait ses regards et ses mains jointes élevés vers le ciel.

Dis-moi d'où naissent ces alarmes,
D'où vient la pâleur de tes traits ?
Dieu ne sèche-t-il pas les larmes
De qui mérite ses bienfaits ?

Agnès, surprise, enchantée, dit à voix basse à sa mère : “ Entends-tu, maman ? écoutons, que c'est beau !

— Oui, dit Mathilde, on dirait que ces paroles de consolation descendent du ciel pour ranimer notre courage.”

Cependant la voix se rapproche et continue de chanter :

Vois l'éclat de ces fleurs brillantes
Que fit naître le Créateur ;
Quand le soleil les rend souffrantes,
Dieu sait leur rendre la fraîcheur.

Écoute le joyeux ramage
De ces oiseaux qui, dans les airs,
Rendent un éloquent hommage
Au Dieu puissant de l'univers.

“ Oui, disait Agnès, le bon Dieu dont la sollicitude s'étend jusqu'aux petits oiseaux, nous aime bien davantage ; n'est-ce pas, maman ?

— Oui, sans doute, ma chère fille. Celui qui donne aux oiseaux leur pâture pourvoira certainement à notre subsistance et ne nous oubliera point.”

La voix s'approcha bien plus encore, et les deux infortunées entendirent très distinctement le couplet suivant :

Ne pleurez plus, la Providence
A vos maux compatira ;
En Dieu placez votre espérance,
Jamais il ne vous oubliera.

— “ Bien, oh ! très bien ! s’écria Agnès avec enthousiasme en frappant des mains. C’est justement ce que je te disais. L’as-tu entendu ? n’est-ce pas, chère maman, ajouta-t-elle en l’embrassant et en essuyant les larmes de sa mère, n’est-ce pas, tu ne pleureras plus ?

— Non, ma bonne Agnès, répondit la châtelaine, non, non, je ne pleurerai plus. Je me reproche maintenant mon peu de foi. Dieu m’a fortifiée et consolée de la manière la plus touchante.”

Pendant que la mère et la fille s’entretenaient encore de ce sujet, et qu’elles cherchaient à découvrir d’où pouvait venir cette voix mélodieuse, elle virent une jeune bergère descendre dans un ravin entre deux rochers ; elle suretait avec inquiétude dans tous les buissons, et disait : “ Où donc peut s’être caché mon agneau ? Pourvu qu’il ne soit pas tombé dans quelque précipice. Voilà bien longtemps que je cherche en vain partout, jamais encore je ne me suis avancée aussi loin dans la montagne.” Elle regarda attentivement les rochers environnants pour s’orienter ; en découvrant le vallon, elle résolut d’y descendre pour regagner son troupeau par une route moins pénible. Quand elle aperçut Mathilde et Agnès : “ Ciel ! s’écria-t-elle, voilà des inconnues : fuyons !

— Oh ! non, ne vous éloignez pas, bonne bergère, lui dit Mathilde d’une voix douce ; soyez sans crainte, et venez à notre aide si vous le pouvez : nous sommes de pauvres infortunées.

— O mon Dieu ! dit la bergère, de pauvres infortunées ? Dites-moi bien vite en quoi je puis vous être utile.”

Agnès s’empressa de lui dire que depuis la veille à midi sa mère n’avait encore rien mangé que quelques fruits.

“ Ah ! que je suis contente d'avoir encore mon déjeuner tout entier ! s'écria la compatissante bergère en ouvrant aussitôt son panier à bras, dont elle tira du pain, une cruche de grès et une écuelle de terre. Prenez, mangez, dit-elle ; ce pain est excellent ; voici du lait de brebis ! ” Et elle lui en versa dans l'écuelle. “ Buvez, il est doux et agréable. Voici encore quelques fruits, votre jeune demoiselle doit les aimer ; tenez, ma chère petite, prenez-les, et voici encore un peu de pain. ”

Mathilde et Agnès mangèrent avec délices le déjeuner qui leur venait d'une manière si inattendue ; puis Mathilde, serrant affectueusement la main de la jeune bergère, lui dit avec émotion : “ Je te remercie, ma bonne enfant ; tu es pour moi un ange du ciel que Dieu m'a envoyé au fort de ma détresse. Ta bonté m'a sauvé la vie ; sans toi je serais morte de faim. ”

La bergère interrompit ces témoignages de reconnaissance par cette question : “ Mais comment vous trouvez-vous dans cette partie stérile et absolument déserte de la montagne ? Comment pouvez-vous vivre dans cette misérable hutte, si loin de toute société humaine ? Vous êtes pauvres et infortunées, venez avec moi, je vous conduirai dans une contrée habitée par de bonnes gens qui ne vous laisseront pas sans secours. ”

— Hélas ! ma bonne, répondit Mathilde, je suis trop faible pour pouvoir quitter ces lieux ; j'ai été malade plusieurs semaines, et il ne m'est pas encore revenu assez de force pour entreprendre une longue course. ”

— C'est bien malheureux, dit la bergère ; comment faire alors ? Je voudrais vous apporter à manger tous

les jours ; mais il y a trop loin d'ici chez nous, et nous sommes pauvres nous-mêmes.

— Sois tranquille, ma chère enfant, dit Mathilde, Dieu vient de me secourir pour le moment, il continue à le faire. Déjà tes dons charitables m'ont ranimée. Le Ciel, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau, te récompensera pour le pain et le lait que tu m'as donnés.

— Oui, ajouta Agnès à son tour, je te remercie aussi, charitable bergère. Mais maintenant tu auras faim toi-même, car tu t'es privée de ton déjeuner.

— Oh ! ce n'est rien ; je voudrais avoir quelque chose de mieux à vous offrir. Ne parlez plus de cela.

— Je te dois une double reconnaissance, reprit encore Mathilde ; car, si ton lait et ton pain ont ranimé mon corps, tes chants doux et agréables ont raffermi mon âme souffrante. Ils semblaient descendre du ciel pour nous consoler.

— Vous aimez donc bien ce chant ? répliqua la bergère ; oh ! j'en connais encore une foule d'autres non moins beaux. Mon plus grand plaisir est de chanter et d'entendre chanter ; il m'est arrivé souvent de donner un jeune agneau pour une romance nouvelle."

Mathilde, charmée d'avoir trouvé un moyen de témoigner sa reconnaissance à sa jeune bienfaitrice, ordonna à Agnès de prendre son luth et de lui chanter quelque air. Agnès, qui avait déjà fait des progrès notables sur cet instrument, s'empressa d'obéir, et, après un brillant prélude, elle se mit à chanter la romance suivante :

Dans son joli jardin, Blandine possédait
Un petit arbrisseau que sa main arrosait.

Le pauvre et jeune arbuste, en sa première année,
N'avait qu'une cerise à sa branche attachée :
Mais si ce fruit tout seul pendait à son rameau
C'était, sans le vanter, le plus frais, le plus beau.

Blandine, en sautillant de joie et de bonheur,
Cueillit ce fruit unique, et dans sa vive ardeur
Courut avec transport le porter à sa mère.
Prends-le, bonne maman, à tout je le préfère.
La mère le refuse,... et, devant l'accepter,
Laisse voir dans ses yeux une larme briller.

Cette cerise fut promptement oubliée ;
La saison se passa ; mais la suivante année
Dans son jardin, Blandine, en marchant au hasard,
Vit un cerisier s'offrir à son regard ;
Il était magnifique et d'un heureux présage ;
Mille fruits savoureux brillaient sous son feuillage.

La mère, dans ses bras enlaçant son enfant,
De baisers maternels la couvrit tendrement.
Vois, dit-elle, cet arbre, il cause ta surprise,
Il naquit du noyau de l'unique cerise.
Dans sa sagesse, Dieu récompense toujours
Le bien que l'enfant fait aux auteurs de ses jours.

“ Que c'est beau ! que c'est touchant ! s'écria la
jeune bergère, battant des mains et sautant de joie, et
quels sons harmonieux ! Jamais je n'ai encore rien
entendu de pareil. Les bergers de nos montagnes ne
connaissent d'autres instruments que le chalumeau,
le cornet et la musette. Oh ! viens avec moi. Habile
comme tu l'es, il te sera facile de gagner ta vie et de
pourvoir à l'existence de ta mère. Quand même on
n'aurait pas pitié de votre misère, on serait ravi de
ton chant ; on te donnerait avec joie tout ce que
nous avons dans nos montagnes : du pain et du lait,
du beurre et des œufs, du chanvre et de la laine
Viens, viens avec moi.

— Mon enfant, dit Mathilde, tu me donnes une idée, qui vient, je crois, du ciel. Oui, chère Agnès, pars à la garde de Dieu ; va chanter aux portes des maisons, et tâche ainsi de nourrir toi et ta mère.

— Oui, ma bonne maman, répondit Agnès, je t'obéirai ; et, s'il le fallait, pour te nourrir j'irais au bout du monde, marchant pieds nus sur des cailloux pointus et par des sentiers hérissés d'épines."

Il fut donc résolu qu'Agnès se mettrait en route, guidée par la jeune bergère, et qu'elle essayerait de gagner quelque chose par le chant et la musique. La séparation fut pénible et douloureuse pour la mère et la fille ; l'idée que cette absence ne durerait que deux à trois jours fut seule capable de calmer leur douleur. Les regards de Mathilde suivirent les pas de sa fille chérie jusqu'à ce qu'enfin celle-ci, ayant atteint le sommet de la montagne, disparut derrière le feuillage des sombres sapins.

VIII

Agnès demande l'aumône.

Plongée dans la tristesse et dans une profonde rêverie, Agnès, son luth sous le bras, marchait à côté de la bergère. Son excessive timidité, suite naturelle de la solitude dans laquelle elle avait été élevée, l'embarrassait beaucoup. Elle n'osait songer à la nécessité de chanter devant tout le monde pour

recevoir l'aumône. Quelque grande que fut la tendresse qu'elle portait à sa mère, quelque disposée qu'elle se sentît à faire tout ce qui était en son pouvoir pour la soulager, elle comprenait néanmoins tout ce que l'exécution de la promesse qu'elle lui avait faite allait avoir de pénible et d'amer. Plus elle approchait du terme de son voyage, plus elle voyait faiblir son courage. La jeune bergère, qui chemin faisant venait de retrouver son agneau blotti dans les broussailles entre deux blocs de rocher, et qui l'emportait sous son bras, s'efforça de son mieux de combattre les scrupules de sa craintive compagne et de lui inspirer plus de hardiesse. Enfin la pieuse Agnès leva ses regards vers le ciel, l'image de sa mère mourante de faim se présenta à son esprit ; alors elle pria intérieurement Dieu de fortifier son cœur et son âme dans ce moment de pénible épreuve. Dès ce moment ses yeux se dessillèrent, pour ainsi dire ; elle reconnut si distinctement son devoir, qu'elle parvint à vaincre sa timidité, et qu'elle prit la courageuse résolution de tout entreprendre avec l'aide de Dieu pour diminuer l'horrible détresse de sa mère chérie.

Pendant qu'elle se trouvait dans cette heureuse disposition d'esprit, nos deux jeunes personnes arrivèrent dans un charmant vallon, de toutes parts entouré de collines verdoyantes. On y voyait éparses çà et là un grand nombre de cabanes de paysans ; cependant il y en avait aussi quelques-unes sur les collines. Ces maisons étaient très basses ; les toits, très aplatis, couverts en ardoises, étaient chargés de lourdes pierres pour empêcher la toiture d'être emportée par l'ouragan. Ces maisons avaient des volets peints la plupart

en rouge ou en vert ; de belles sentences morales et religieuses (1) ornaient leurs blanches murailles.

Parmi ces jolies habitations se distinguait particulièrement une charmante métairie entourée d'un verger et tapissée de vignes. Devant la porte il y avait un superbe tilleul, sous l'ombrage duquel le propriétaire avait construit un banc rustique et une table.

“ Vois-tu cette métairie ? dit la bergère à Agnès en la lui montrant, elle est habitée par les meilleures gens du pays. Va d'abord commencer par chanter devant cette maison, je te le conseille, et je suis sûr que le bon accueil que tu y recevras t'encouragera à tenter ensuite la fortune devant les autres habitations. En attendant, je vais porter mon agneau chez nous. Ma mère sera bien aise de voir que je l'ai retrouvé, car nous le croyions perdu. Quand tu auras fini par ici, tu te dirigeras droit vers les deux sapins que tu vois là-bas. Là tu apercevras une cabane, et tu suivras un joli petit sentier qui t'y conduira à travers les prairies : c'est là ma demeure ; je t'y attendrai. Allons, au revoir, et que le bon Dieu et sa divine mère te protègent ! ”

Lorsque la jeune bergère se fut éloignée, Agnès se mit à accorder son luth. Cependant son cœur palpitait de nouveau. “ Hélas ! s'écria-t-elle, je vais donc chanter pour avoir du pain. Ah ! j'ai plus envie de pleurer que de chanter, tant cela me paraît humiliant... Mais non, ne rougissons point de notre pauvreté, elle ne serait déshonorante que si elle était méritée, comme aussi la plus grande richesse non mé-

(1) Cet usage est général dans les villages et les hameaux de la Suisse et des Alpes.

rité, ne fait aucun honneur. Allons, du courage."
Et, s'étant placée devant la porte de la métairie, elle se
mit à chanter, en s'accompagnant avec son luth, la
romance qui suit :

Un enfant s'amusait
Sur la verte prairie
Qui borde la forêt
Près de l'hôtellerie.
A travers les roseaux,
Au bord d'un lac tranquille,
Sur les limpides eaux
Il voit rose qui brille.

Le téméraire enfant
Pour la cueillir s'élance.
Volage, imprévoyant,
Vers le lac il s'avance.
Arrête, dit sa mère,
Fuis un si grand danger ;
Mon fils, reste en arrière !
Garde-toi d'avancer.

L'enfant, sans écouter
Cet avis de sa mère,
Cueille sans hésiter
La rose printanière.
Mais bientôt sous ses pas
Le sol s'affaisse. Il glisse !...
Et trouve le trépas
Dans l'affreux précipice.

Par ses cris déchirants,
Sa mère désolée
Attire les enfants
De toute la contrée.
Écoutez vos parents,
Dit-elle avec instance :
Vous voyez à quoi tend
La désobéissance.

Pendant qu'Agnès chantait ainsi, une fenêtre de la métairie s'ouvrit, et trois enfants du métayer, au teint frais comme la rose, s'y placèrent pour mieux écouter, tandis que la paysanne se mit à la porte, et exprima sa satisfaction par ses mines et ses gestes. Et elle se disait après avoir attentivement regardé Agnès : Mon Dieu ! comment cette enfant a-t-elle pu venir dans nos montagnes ? D'après son costume, je jure qu'elle doit être étrangère ; son air timide et délicat indique qu'elle doit être de bonne famille, peut-être même une demoiselle noble.

Après ces réflexions faites antérieurement, la paysanne s'approcha de la petite musicienne, et lui dit d'un ton bienveillant : " Dieu te bénisse, (1) ma chère petite ! ta voix ressemble à celle d'un ange, et sans doute tu égales aussi les anges en vertu et en douceur. Que pourrais-je t'offrir en retour du plaisir que ta chanson m'a causé ?..."

Agnès, entièrement rassurée par l'affabilité de cette bonne femme, lui répondit d'une voix timide : " Ah ! j'ai bien faim ; si vous vouliez me donner un peu de lait et de pain pour l'amour de Dieu !

— Oui, ma chère petite ; je vais te contenter sur-le-champ, attends-moi," dit la paysanne en rentrant dans la maison. Un moment après, ses trois enfants, Georges, Rose et Lisette, sortirent de la métairie, et, entourant la jeune étrangère, ils lui criaient : " Oh ! encore une petite chanson, encore ; chante-nous-en une ; nous t'en prions, un petit air vif et gai."

Agnès céda volontiers au désir de ces aimables enfants ; après avoir préludé, elle chanta le morceau suivant :

(1) Salut habituel des montagnards de l'Helvétie et du Tyrol.

CHANT DE L'ALOUETTE

L'alouette contente
S'élance au sein de l'air.
Écoutez, elle chante,
Un sublime concert.
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !

Dieu ! Dieu suprême !
Dieu ! que je chante, Dieu !
Dieu ! Dieu que j'aime,
Soyez béni, mon Dieu.
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !

Te louer, ô mon Père,
Est mon unique loi.
Exauce ma prière,
Qui s'élève vers toi.
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !
Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !

“ Bravo ! bravo ! s'écrièrent les enfants transportés de joie ; nous te remercions, gentille étrangère.

— Mais ce n'est pas tout de remercier, s'écria le petit Georges ; je vais à mon tour te faire plaisir en te chantant la chanson de la caille, si tu veux bien m'accompagner sur ton luth, en imitant, au refrain de chacun des couplets, le cri de la caille. Comme ça.”

CHANSON DE LA CAILLE

Dès l'aurore naissante,
Dans ses accents joyeux,
La caille vigilante
S'élève vers les cieux ;
Écoutez, elle dit :

Sors du lit, sors du lit,
Sors du lit, sors du lit.

La caille prévoyante
Appelle, vers midi,
Dans la plaine brûlante,
Le faucheur endormi :
Allons, vite au travail,
Au travail ! au travail !
Au travail ! au travail !

Quand la brise légère
Se fait sentir le soir,
La caille messagère
Semble dire bonsoir ;
En chantant elle dit :
Bonne nuit ! bonne nuit !
Bonne nuit ! bonne nuit !

A peine Georges eut-il fini de chanter, que la paysanne revint portant sur une assiette de bois bien propre, et garnie d'une feuille de vigne, du pain et du beurre frais. "Tiens, ma chère petite, dit-elle à Agnès, voici du beurre tout frais, je viens de le faire à l'instant même.

— Vous êtes bien bonne, répondit Agnès, je vous en remercie mille et mille fois." Et elle coupa une tranche de pain sur laquelle elle étendit du beurre ; elle en mangea une de fort bon appétit, puis elle refusa de manger le reste.

"Mais mange donc, ma chère enfant, dit la paysanne ; tu as bien marché aujourd'hui, tu dois avoir faim.

— Non, je vous remercie, j'ai mangé suffisamment ; mais, si vous le permettez, je vais porter le reste de cette tartine à ma mère.

— Voyez, mes enfants, dit alors la paysanne, comme cette petite aime sa mère ! elle a faim,

cependant elle ne mange pas tout ce qu'on lui donne, et elle en garde le plus gros morceau pour sa mère. Ah ! mes enfants, prenez exemple sur cette bonne petite... Va, ma fille, mange toujours, ne te gêne pas. Je remplirai ta corbeille de pain, de beurre et de fruits pour ta mère."

Pendant cet entretien on vit arriver le père Benno l'ermite, et, selon la coutume, il distribua aux enfants de petites images et des médailles, dont ils témoignèrent une grande joie. Quand le vénérable ermite aperçut la petite Agnès, il dit à la paysanne :

"Quelle est cette petite ? une joueuse de luth, à ce que je vois." Et après l'avoir regardée attentivement, il ajouta en lui-même : Ciel ! cette enfant est jolie comme un ange, et quel air de douceur et de modestie !... "Eh bien ! mon enfant, reprit-il en s'adressant à Agnès, joue et chante-nous quelque chose, ce que tu sais de plus beau, mais seulement un couplet.

— De ma plus belle romance ? demanda Agnès : eh bien, je vais vous chanter le couplet du muguet.

— Soit, dit le père Benno. Le muguet, la fleur de l'innocence, ton emblème. Voyons, chante-nous cela."

Agnès prit aussitôt son luth, l'accorda de nouveau, et préluda un instant. Quand Benno remarqua la manière gracieuse avec laquelle elle tenait son instrument et l'élégance de sa pose, il ne put s'empêcher de s'écrier plein de surprise :

"En vérité ! voilà un jeu parfait ; cette jeune fille n'a pas eu un maître ordinaire."

Agnès chanta :

Symbole de douce innocence,
Le muguet, de sa blanche fleur,
En l'honneur de la Providence

Exhale sa suave odeur.
Épanché de son vert feuillage,
Chaque bouton, en fleurissant,
Semble rendre un sincère hommage
À la gloire du Tout-Puissant.

Quelle fut la surprise de Benno lorsqu'il reconnut un des couplets de la romance que le chevalier Adelbert lui avait chantée le matin, en assurant que personne ne la connaissait et ne l'avait jamais connue, excepté feu son épouse. Il soupçonna d'abord que la petite joueuse de luth pourrait bien être la fille d'Adelbert. Mais quand, après l'avoir questionnée, il apprit que la petite se nommait Agnès, et sa mère Mathilde, qu'elle ne se rappelait pas d'avoir eu d'autre demeure qu'une petite chétive cabane au milieu des montagnes où sa mère avait vécu du produit de son travail jusqu'au moment où la maladie et le manque d'ouvrage l'avaient réduite à la plus affreuse misère, Benno rejeta cette première supposition; alors il pensa que cette dame Mathilde, qui avait appris à sa fille la romance en question, pourrait bien être une intime amie de Thécoline, épouse du chevalier Adelbert.

Il résolut donc d'aller sur-le-champ avec Agnès et la jeune bergère trouver l'infortunée Mathilde: d'abord, pour offrir à cette dame les secours dont elle pouvait avoir besoin, et, de plus encore, dans le secret espoir d'apprendre quelques nouvelles consolantes pour le chevalier. Il pria la fermière d'apprêter une volaille et quelques autres mets pour l'étranger qu'il avait reçu ce matin chez lui, et de les lui envoyer par son mari à l'ermitage. Benno s'achemina donc vers la demeure solitaire de Mathilde. Agnès et la

jeune bergère l'accompagnaient. Chemin faisant, il ne cessa de faire à la petite Agnès une foule de questions tendant à découvrir qui pouvait être cette Mathilde. Mais la pauvre enfant ne sut rien lui répondre qui donnât le moindre éclaircissement sur l'existence obscure et mystérieuse de sa mère.

Ce jour-là se trouvait justement être le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée du vénérable Benno dans son ermitage, c'était un jour de fête pour toute la contrée. Pendant qu'il gravissait la montagne pour aller offrir des secours et des consolations à la dame infortunée, tous les habitants du voisinage s'étaient réunis pour orner sa cellule de fleurs, d'arbustes et de guirlandes, et lui ménager ainsi une agréable surprise à son retour.

IX

La comtesse est reconnue.

Jamais jour n'avait semblé aussi long et aussi triste à la pauvre Mathilde que celui du départ d'Agnès. Elle ne pouvait vivre sans sa chère enfant. De sombres inquiétudes tourmentaient son cœur maternel.

“ O Ciel ! se disait-elle, pourvu qu'il ne lui arrive point de malheur, pourvu qu'elle revienne heureusement dans mes bras ! O Dieu de bonté, vous qui êtes mon seul soutien, mon unique espoir, daignez protéger ma fille.”

A ces mots, elle sortit de sa cabane, tenant à la main une guirlande de fleurs dont elle voulait orner le tronc de son arbre favori; sur l'écorce de cet arbre elle avait gravé le nom de son époux, Adelbert. Tous les jours, Agnès était chargée de répandre de nouvelles fleurs au pied de ce hêtre. En ce moment, Mathilde la remplaça dans le soin d'orner le seul monument érigé à la mémoire de l'époux qu'elle avait tant aimé et pour lequel ses larmes coulaient encore. Cette triste occupation réveilla dans son âme des souvenirs douloureux. Pour se distraire, et se rappelant le bien que le matin encore le chant de la jeune bergère lui avait fait, elle se mit à chanter d'une voix douce et mélodieuse les strophes d'un pieux cantique.

La vie est un rude sentier,
Un chemin hérissé d'épines.
Ah ! pour le graver en entier,
Que de force il faut, j'imagine !
Pourtant on y voit mainte fleur,
Même sur le rocher sauvage :
Dieu bienfaisant, Dieu créateur,
Partout j'admire ton ouvrage.

O doux espoir ! c'est dans les cieux
Qu'il vit rayonnant de lumière.
Dans ce séjour délicieux,
On jouit d'une paix entière.
Je vais poursuivre avec ardeur
Courageusement ma carrière,
Puisque vous me donnez, Seigneur,
La force qui m'est nécessaire.

Pendant que Mathilde était encore à chanter les dernières strophes, Benno sortit de derrière un rocher, et s'arrêta pour la contempler. Mathilde, en

l'apercevant, jeta un cri d'effroi : " Ciel ! que vois-je ! un étranger, un ermite ! " Benno alors s'approcha, la salua avec respect, et lui dit : " Dieu vous bénisse, noble dame. Pardonnez-moi si je viens vous interrompre dans votre retraite solitaire.

— C'est plutôt moi qui dois vous demander pardon, vénérable père, de vous avoir embarrassé par mon effroi. Dans la vie solitaire que je mène ici, je n'aperçois jamais aucun être humain, si ce n'est quelque chasseur de chamois ou quelque bergère venant chercher une chèvre égarée. Tous m'ont promis de ne découvrir ma retraite à personne. Ce matin même j'ai rencontré une bergère, et, en la priant de servir de guide à ma fille jusqu'au prochain village, j'ai oublié de lui recommander le silence sur mon compte. Aurait-elle révélé mon secret asile ?

— Rassurez-vous, noble dame, répondit Benno, je ne viens pas dans le dessein de vous nuire.

— Puisqu'il en est ainsi, débarrassez-vous de votre manteau et de votre bâton, et asseyez-vous."

Benno obéit, et, après avoir pris place sur le banc de gazon, il dit :

" Je viens dans l'espoir de guérir un cœur malade.

— Si c'est du mien que vous parlez, j'avoue qu'il est bien malade ; mais sa blessure est telle, que Dieu seul peut la guérir. La terre n'a plus de consolation pour moi ; il n'y a plus aucun espoir ici-bas pour moi. Tout ce que je demande à cette terre en attendant qu'elle me reçoive dans son sein, c'est un peu de pain. Si vous pouvez m'en procurer, faites-le, je vous en prie.

— Si ce n'est que cela qui vous chagrine, reprit Benno, il sera facile de vous contenter.

— Un autre souci encore m'accable, reprit Mathilde ; j'ai une enfant unique, et qui est ma seule consolation dans ce monde. Il m'est douloureux de la voir végéter au milieu de ces affreux rochers, privée d'une éducation digne du rang dans lequel elle est née. Mon vénérable père, vous me paraissez un homme sage, mûri par l'expérience. Sans doute vous n'avez pas toujours porté cette robe de bure ; votre langage, vos manières annoncent que vous avez jadis vécu parmi les nobles chevaliers. Peut-être vous êtes l'homme que Dieu m'envoie pour améliorer le sort de ma pauvre fille.

— Oui, dit Benno, c'est là ce qui m'amène ; j'ai vu votre fille, elle est charmante comme un ange, et son sort m'a pénétré de la plus vive pitié.

— Vous l'avez vue ? s'écria Mathilde ; où ? lui serait-il arrivé quelque malheur ?

— Non, tranquillisez-vous, reprit Benno ; la même jeune bergère qui, ce matin, lui a servi de guide, dans un quart d'heure vous la ramènera bien portante. J'ai pris les devants, parce qu'il m'importait, avant tout, d'avoir un entretien particulier avec vous.

— Votre fille a trouvé un moyen de gagner sa vie, qui, par la suite, pourrait lui devenir funeste. J'ai un ami, homme d'un caractère noble et généreux, auquel la mort a enlevé sa fille unique. Quand j'ai vu votre enfant, l'idée m'est venue qu'il pourrait bien l'adopter. L'amabilité de votre jeune Agnès et sa douceur angélique, ainsi que sa voix et son talent à jouer du luth, le préviendront en sa faveur, et cela d'autant plus que la petite connaît une romance qui ira droit à son cœur. Cette adoption adoucira le chagrin de mon ami ; votre Agnès trouverait près de

son nouveau père un sort assuré, et probablement vous aussi. Mais avant tout il est nécessaire que je connaisse votre origine et l'histoire de vos malheurs. Ayez confiance en mes cheveux blancs, noble dame. Songez que celui qui vous parle est un vieillard qui a pour vous des entrailles de père. Dieu, qui me voit, connaît la sincérité de mes intentions.

— Je vous crois, mon vénérable père, répondit Mathilde, et ma confiance en vous est entière. Vous allez connaître toute mon histoire, je ne vous cacherais rien.

— Certes, vos infortunes doivent avoir été bien grandes pour vous forcer à vous reléguer dans cette contrée sauvage et déserte, je vous écouterai avec un vif intérêt.

Mathilde commença : “ Je suis Théoline, fille unique du chevalier Othon d'Apremont.”

Le bon ermite jeta un cri de surprise : “ O Ciel ! c'est elle-même.”

Mathilde, à qui ce mouvement n'échappa point, en fut étonnée à son tour. D'une voix presque tremblante elle demanda à Benno : “ D'où vient cette émotion, bon père ? est-ce de mon nom ? Seriez-vous de mes ennemis ? Non, vénérable père, je ne saurais le croire.

— Non, tranquillisez-vous, ma noble dame, répliqua Benno : je ne suis l'ennemi de personne, pourrais-je l'être d'une mère infortunée ? Mais votre fille m'avait dit que vous vous appeliez Mathilde.

— Que cela ne vous étonne point : c'est qu'elle ignore elle-même mon vrai nom. Écoutez-moi, et tout va s'éclaircir.”

Mathilde raconta alors à l'attentif ermite tous les événements de sa vie, depuis son mariage avec le chevalier Adelbert, jusqu'à la mort de son vieil et fidèle domestique Jacques ; puis elle termina ainsi : "Après la perte de ce brave homme, nous avons vécu, ma fille et moi, dans la plus affreuse misère. Cependant j'adore les décrets de la divine Providence. Il vaut mieux être pauvre et juste que riche et criminel."

Ce récit toucha le bon père Benno jusqu'au fond du cœur ; il ne put l'entendre sans verser des larmes d'attendrissement. "Dieu de bonté, se disait-il, quelle joie ces deux époux auront de se retrouver ! Ils se croient morts réciproquement, et tous deux se reverront dans ce monde. Que vous savez bien consoler les affligés, Ô céleste Père des hommes ! Faites-moi la grâce de pouvoir lui apprendre son bonheur sans qu'elle en meure de joie !"

Puis, s'adressant à Mathilde, il lui dit : "Noble dame, vous ne sauriez vous faire l'idée de la félicité que j'éprouve à vous assurer que vos malheurs sont finis. Grimmo de Durcoin, votre persécuteur, n'existe plus : dans un combat à outrance avec le frère d'une de ses victimes, il a reçu la juste récompense de ses forfaits. Quant à votre époux, j'ai de puissantes raisons de douter qu'il soit mort. Plus j'y pense, plus il me paraît probable qu'il vit encore. Peut-être la nouvelle de sa mort n'était qu'une ruse de votre persécuteur."

En vain Mathilde lui objectait le renvoi de l'anneau nuptial par un des pages de son mari ; Benno répondait que la perversité humaine a souvent recours aux moyens les plus infâmes pour satisfaire ses passions brutales ; que, par exemple, il ne serait pas impos-

que l'anneau nuptial eût été méchamment dérobé au chevalier Adelbert dans le dessein d'accréditer la fausse nouvelle de sa mort.

A ces mots, les traits mélancoliques de l'infortunée Mathilde parurent s'animer d'un rayon d'espérance et de bonheur. Une lumière inattendue semblait pénétrer son esprit. La seule idée que son époux adoré serait encore en vie, une lueur d'espérance, une ombre de vraisemblance, la simple possibilité même ; tout lui rendait une vie nouvelle. Elle se leva avec vivacité, et s'écria : O pieux ermite, que me dites-vous là ! Mon persécuteur est mort... Mon époux vivrait encore !... Au nom du Ciel, fournissez-moi les moyens de quitter cette contrée. Partons, sortons, allons chercher mon Adelbert, fût-il au bout du monde."

Benno, trouvant la dame plus disposée qu'il ne s'y attendait à recevoir sans secousse une semblable nouvelle, résolut alors de lui faire mieux pressentir la certitude de son bonheur futur. Il reprit donc la parole : " Votre époux s'appelait Adelbert de Haute-Roche, dites-vous ? ce nom-là ne m'est point inconnu ; nous avons servi dans le même corps ; j'ai connu tous les chevaliers qui ont péri dans cette fatale guerre ; mais Adelbert n'est pas du nombre des morts. Le château de Haute-Roche, brûlé par l'ennemi lors de sa retraite, est reconstruit. Je l'ai vu, lorsque deux ans après la paix j'ai traversé le pays ; le donjon s'élève plus majestueusement que jamais vers les nues, et je n'ai point entendu dire que ce fief ait passé à un autre possesseur. J'assistais à la distribution des fiefs vacants faite par l'Empereur, et j'ai la certitude que le fief de Haute-Roche ne se trouvait pas sur la liste. Il s'est passé de nos jours bien des

événements non moins étonnants que celui-ci ; vous le voyez par vous-même : tout le monde vous croyait morte, et pourtant vous vivez encore. Ce qui est arrivé une fois peut se renouveler.

— Pieux ermite, interrompit Mathilde, vous en savez plus que vous n'en dites. Parlez ! parlez ! mes pressentiments me disent qu'Adelbert n'est pas mort. Ne craignez pas que l'excès de la joie me soit funeste. Oh ! il était toujours vivant dans mon cœur. Pour moi, il n'avait jamais cessé d'exister. Dans ma maladie, après Dieu, il était, avec ma fille, mon unique pensée. Je regardais notre réunion comme si prochaine, que chaque matin, à mon réveil, je me disais : C'est aujourd'hui que tu le reverras, dans quelques heures peut-être. A peine si je songeais qu'il faudrait que la mort vînt m'ouvrir les portes de l'éternité. La barrière entre le temps et l'éternité, en ce moment-ci et l'autre, avait disparu à mes yeux. Si donc j'avais le bonheur de revoir mon époux, fût-ce à l'instant même, ce ne serait que la réalisation du vœu le plus ardent de mon cœur, et rien de plus. Seulement le lieu et les circonstances seraient tout autres que je me les étais figurés ; je le reverrais, non dans l'autre monde, mais dans celui-ci. Parlez donc, parlez, et ne me cachez rien, je vous en prie." A ces dernières paroles Théoline saisit la main du vénérable ermite, la pressa avec émotion entre les siennes, et le regarda fixement : " N'est-ce pas, mon Adelbert vit encore ?

— Noble dame, dit Benno, je ne puis voir sans une religieuse émotion quelle force la croyance à une vie éternelle donne à l'âme, même à celle d'une femme faible et délicate. Eh bien ! oui, il vit... Et vous le verrez aujourd'hui même."

A peine ces mots furent-ils prononcés, que Théolinde tomba à genoux, éleva ses deux mains vers le ciel, et s'écria avec l'accent de la plus vive émotion : " Daignez recevoir mes actions de grâces, ô Dieu de bonté et de miséricorde ; mes larmes de douleur ainsi que mes ferventes prières sont parvenues jusqu'à votre trône, et vous avez daigné les exaucer. Vous avez préparé et amené notre réunion plus tôt que je m'y attendais. Oui, vous êtes le père des veuves et des orphelins, le puissant protecteur des infortunés. Nous étions si malheureuses, nous nous croyions entièrement délaissées, et au moment même où notre détresse paraissait à son comble, votre bras puissant et paternel est venu nous relever et nous rendre au bonheur !

— Oui, dit Benno, vivement touché de cette scène attendrissante, c'est ainsi que Dieu change souvent les larmes de douleur en larmes de joie."

Au moment où Théolinde était encore en prière, Agnès arriva, suivie de la jeune bergère. Dès que sa mère l'aperçut, elle se leva vivement, courut à elle, la serra dans ses bras en s'écriant : " Agnès, Agnès, ma chère fille ! réjouis-toi ! tombe à genoux et remercie Dieu. Éleve tes mains, tes regards, ton cœur vers le ciel ! Ton père, que nous croyions mort, ton père est vivant, tu le verras aujourd'hui... Oh ! remercie, remercions le bon Dieu ! "

Quelle plume serait capable de peindre la surprise, l'étonnement et la joie de cette excellente enfant au moment où elle venait d'apprendre une nouvelle aussi heureuse qu'inattendue ?

" Maman ! s'écria-t-elle, que me dites-vous là ? Comment ! mon père, il vivrait encore ? où est-il, que

je l'embrasse ? O ma mère ! la joie m'empêche presque de parler... Ah ! que je suis ravie de voir et de partager ton allégresse ! Hélas ! depuis tant d'années tu ne sais que pleurer et gémir...

“ O Dieu si bon et si aimable, ajouta-t-elle avec transport en tombant à genoux, que je vous remercie d'avoir répandu le bonheur et la joie dans le cœur de ma bonne maman ! Combien de fois, la voyant pleurer, me suis-je glissée en secret au pied de la croix, sur le rocher, et vous ai-je supplié à genoux d'envoyer des consolations à ma mère chérie ! Vous avez prêté une oreille favorable à mes accents... Vous m'avez exaucée, moi, pauvre enfant. Non, jamais, tant que je vivrai, je ne saurai assez vous en louer et vous en remercier.”

Puis elle courut encore se jeter dans les bras de sa mère en répandant un torrent de larmes. “ C'est étonnant, dit-elle ; je devrais sauter de joie, et je pleure comme s'il m'était arrivé un malheur... Je ne savais pas qu'on pût pleurer de joie...”

Théoline avait voulu quitter sur-le-champ ces tristes lieux, et partir à l'instant même pour aller rejoindre son époux. Elle ne put retenir un léger mouvement d'impatience en voyant le père Benno, assis tranquillement sur le banc de gazon, tourner et retourner entre ses mains le luth qu'Agnès venait de déposer sur l'herbe, et, après l'avoir considéré d'un air pensif, en tirer quelques accords en levant les yeux au ciel. “ Que faites-vous, bon père Benno ? Laissez cet instrument, partons, conduisez-moi. Votre heureux présage m'a rendu la santé comme par enchantement. Oui, je sens que maintenant je pourrais ainsi que l'habile chamois, gravir les rochers escarpés

et franchir d'un saut les précipices. Donnez le luth à ma fille, prenez votre bâton et votre manteau, et partons au plus vite.

— De grâce, laissez-moi encore quelques instants ce luth entre les mains, répliqua Benno. Ce luth est à mes yeux un objet sacré ; car Dieu s'en est servi pour amener de grandes choses. Apprenez avec un saint respect les voies admirables de la divine Providence. Sans ce chétif morceau de bois, votre retraite serait restée complètement ignorée, jamais je n'aurais eu le bonheur de vous arracher à l'exil et à la misère, jamais je n'aurais su que l'épouse du chevalier Adelbert existait encore, et qu'elle habitait cet affreux désert ; car, si vous n'aviez pas eu ce luth, vous n'auriez pas appris la musique à votre fille, et elle n'aurait pas pu avoir l'idée d'aller gagner sa subsistance et la vôtre en faisant entendre dans les hameaux des montagnes son luth et sa voix. Ce matin, votre époux m'avait chanté une romance que vous lui aviez apprise. Une heure après, une petite joueuse de luth en chanta un couplet. Cette circonstance m'a frappé. Vos faux noms ont failli me dérouter ; cela vous montre combien il est dangereux de cacher la vérité ; mais n'importe, je vous ai trouvée. Ce luth et le chant d'Agnès réunissent deux époux qu'un ennemi barbare avait séparés ; Dieu se sert du même luth pour ramener dans les bras de son père une jeune fille qu'honore un généreux dévouement. Ne déposons point ce luth et ne quittons pas cette contrée sans avoir remercié le Tout-Puissant, qui a donné l'harmonie au bois et aux métaux, et qui rétablit l'harmonie de toutes choses. Entonnons un hymne en l'honneur et à la louange de Celui qui, par la mélodie

du chant, a su donner une si heureuse issue à votre sort." Alors le pieux vieillard, préludant sur le luth, chanta, accompagné de Théoline et d'Adelina les strophes suivantes :

Mortels, remerciez le Ciel dans vos douleurs,
Rendez-lui grâce encor des maux qu'il vous envoie.
Pour vous récompenser, il éprouve vos cœurs,
Et le chagrin pour vous bientôt se change en joie.

Les raisins et les fruits, quand ils doivent mûrir,
Veulent une chaleur chaque jour tempérée,
Comme la jeune fleur près de s'épanouir
Demande le matin les pleurs de la rosée.

Plus est sombre la nuit, mieux on voit la splendeur
Des astres suspendus à la voûte éthérée ;
Plus l'orage est affreux, et plus a de douceur
L'arc-en-ciel qui sourit à l'âme rassurée.

Sans vous plaindre acceptez, des mains du Créateur,
L'humiliation, la peine et la souffrance :
Plus tard vous trouverez le consolant bonheur
Que réserve en secret pour nous la Providence.

Théoline, Adelina, Benno et la jeune bergère partirent ensuite pour l'ermitage. La joie semblait leur donner des ailes ; car la petite caravane atteignit beaucoup plus tôt qu'elle ne l'espérait le sommet de la colline, d'où l'on voyait de loin l'humble clocher de la chapelle se dessiner à travers le feuillage des arbres dont la cellule de Benno était ombragée.

Arrivé là, le vénérable ermite qui craignait de causer une trop violente émotion au chevalier en lui présentant ensemble sa femme et sa fille, fit un détour pour qu'on ne pût le voir de sa cellule, et conduisit la comtesse dans un sentier qui menait de l'er-

mitage à la grande ferme ; il la pria de s'y tenir cachée quelque temps, et lui indiqua le moment où elles devaient arriver.

X

Les époux réunis.

Pendant cet intervalle, les habitants du village où le père Benno avait rencontré le matin la petite joueuse de luth s'étaient rendus à l'ermitage et avaient construit à l'entrée un arc de triomphe en feuillage, orné de guirlandes et de couronnes de fleurs ; ils avaient également orné les portes de la chapelle, de la cellule ; même les troncs des arbres étaient entourés de guirlandes. Le chevalier Adelbert, aidé de son écuyer, nommé Marquart, qui était venu rejoindre son maître, se montrait fort empressé à aider les bons paysans, et à disposer avec goût les embellissements. Durant cette agréable occupation, tous deux chantaient les couplets suivants :

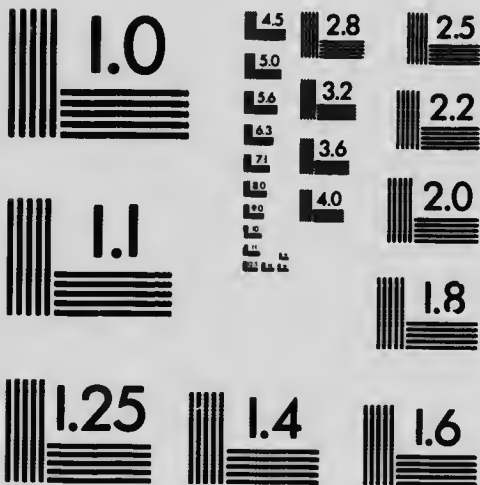
Dien, vous êtes pour nous le plus parfait amour,
Tout ce que nous voyons nous le dit chaque jour :
L'étoile du matin, la terre vaporeuse,
L'astre éclatant du jour, la nuit silencieuse.

L'oiseau, nourri par vous, chante joyeusement ;
Sur son branchage vert il dit en voltigeant :



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Mortels, reconnaissez l'auteur de la nature ;
L'homme est, ainsi que moi, sa faible créature.

Dans nos bois, dans nos champs votre main a semé
Cette moisson de fleurs dont l'air est embaumé ;
Leur parfum nous invite à la reconnaissance,
Et révèle partout votre toute-puissance.

L'éclat si varié de mille et mille fleurs
Qui répandent partout leurs suaves odeurs
Nous prouve évidemment, ô mon Seigneur aimable,
Combien à nos regards vous êtes adorable.

Et ce soleil si beau dans sa noble splendeur,
Cet astre si brillant, œuvre du Créateur,
En répandant sur nous sa chaleur bienfaisante,
Élève vers les cieux l'âme reconnaissante.

Oni, Seigneur, plus ici le mortel vertueux
Cherche à vous imiter, et plus il est heureux.
Son exemple touchant bientôt nous détermine
À célébrer partout votre bonté divine.

Enfin, impatienté de ne point voir revenir le père
Benno, le chevalier était rentré dans la cellule avec
son écuyer, lorsque le bon ermite, descendant la
colline qui avoisinait sa retraite, s'avança d'un pas
léger sans faire le moindre bruit, commandant le
silence en posant le doigt sur sa bouche, et regardant
autour de lui si le chevalier pouvait le voir. Non, il
n'est pas ici, se dit-il. Tant mieux ! Mais que vois-je ?
ces guirlandes, ces fleurs, que signifie cela ? est-ce
bien pour moi ? Ah ! oui, mes bons voisins, les ha-
bitants de la vallée, n'ont pas oublié qu'il y a aujour-
d'hui vingt-cinq ans accomplis que je demeure sur
cette montagne. Ils ont voulu fêter ce jour en décorant
ainsi ma demeure. Bonnes gens, que le Ciel vous
rende au centuple la joie que vous me causez ! Mais

ces décorations sont disposées avec un goût, une élégance que ne connaissent pas de simples campagnards... Adelbert, j'y reconnais ta main. Tu as voulu me ménager une surprise, je t'en prépare une plus grande encore. Ces fleurs, ces guirlandes, viennent bien à propos pour embellir le plus beau jour de ta vie. Il fit signe alors à Adelina de s'avancer ; elle arriva avec son luth. " Voyons, charmante enfant, lui dit-il en la prenant pas la main, cache-toi sous cette charmillle ; tu y chanteras le couplet de la Violette aussitôt que je t'en donnerai le signal. Tu te rappelleras bien encore toutes les leçons que je t'ai données en route.

-- Oh ! oui, très bien, bon père Benno, répondit Adelina : je ne manquerai pas de les suivre de point en point ;" puis elle alla se cacher sous le berceau.

Dès que Benno se vit seul, il haussa la voix et appela : " Chevalier Adelbert, où êtes-vous ? venez donc." Le chevalier accourut ; on aurait dit qu'il avait des ailes.

Adelbert, s'étant approché, lui dit : " Vous voilà enfin, père Benno ; je me fatiguais de regarder du côté par où vous étiez descendu ce matin ! Vous êtes donc revenu par une autre route ?

— Oui, des affaires pressantes m'ont obligé de m'écarter de mon sentier habituel, comme on aura dû vous le dire.

— Ah ! Benno, reprit le chevalier, si vous saviez combien j'ai trouvé long le temps de votre absence ! Ces heures de triste solitude au milieu de ces rochers et de ces arbres, dont l'ombre se prolonge dans la vallée, ont encore augmenté ma mélancolie. Ce silence profond, à peine interrompu par la chute d'une

feuille ou par le gazouillement d'un oiseau, m'a attristé. Tous mes souvenirs douloureux, toutes les images du passé, se sont présentés de nouveau à mon âme. Hélas ! le soleil du bonheur n'a pas brillé longtemps pour moi. A la fleur de mon âge, j'ai vu arriver rapidement le soir de ma vie. Je reste isolé dans ce monde, plus isolé qu'un pauvre ermite... Mes amis ont été moissonnés par le fer des Sarrasins... La mort m'a enlevé mon épouse au printemps de sa vie. Ma fille même a péri comme ce tendre bouton de rose dont une main cruelle a brisé la tige... Enfin j'ai tout perdu, tout..."

Et le malheureux chevalier s'assit, appuya sa tête sur sa main, et s'abandonna à ses sombres rêveries.

"Allons, allons, chevalier, lui dit Benno d'un ton affectueux, reprenez courage, j'ai peut-être un moyen de vous consoler." Il fit alors un signe, et Adelina, cachée dans la charmille, fit entendre un adagio sur son luth.

Le chevalier, tout surpris, leva la tête et s'écria : "Ciel ! qu'entends-je ! quels sons harmonieux !" Mais Benno, le doigt sur sa bouche, fit : "Chut ! chut ! silence !"

Un instant après, Adelina chanta :

La tendre et douce VIOLETTE
Qui se cache sous le gazon,
Humblement ouvre sa clochette
Pour embaumer l'air du vallon.

Elle étale avec complaisance
Ses doux parfums, ses simples fleurs ;
Emblème de la *infaisance*,
Elle sourit à tous les cœurs.

Adelbert restait assis sur son bloc de rocher, comme pétrifié ; ses pieds semblaient enracinés dans le sol ; ses regards étaient immobiles et fixés sur la charmille d'où partaient ces sons. Enfin le chant cessa, et le chevalier, se levant, s'écria avec force : " Grand Dieu ! la romance de Théoline, le même air, et jusqu'au son de sa voix, avec plus de douceur encore ! Revient-elle de ces funestes contrées pour sécher mes larmes, ou bien votre demeure est-elle visitée par les anges ? Pieux ermite, avez-vous supplié le Seigneur de m'envoyer un de ses anges pour me consoler ? Oh ! montrez-moi cet être mystérieux qui fait vibrer toutes les fibres de mon cœur."

En même temps il faisait un mouvement pour se précipiter vers la charmille, mais Benno le retint. " Restez, chevalier ; vous allez voir un miracle du Tout-Puissant qui vous procurera encore plus de consolation que s'il avait envoyé un ange."

Sur un signe de l'ermite, Adelina sort de la charmille ; Benno la prend par la main et la conduit auprès d'Adelbert : " Chevalier, lui dit-il, la jeune enfant que voilà, je l'ai rencontrée ce matin ; elle venait de la partie la plus aride et la plus inabordable de nos montagnes..." Benno voulut continuer ; mais à peine le chevalier eut-il jeté un regard attentif sur la jeune fille, qu'il s'écria : " O prodige, c'est tout son portrait ; telle devait être ma Théoline lorsqu'elle était encore enfant." Puis s'approchant d'Adelina : " Ne tremble pas, mon enfant, ne crains rien. Dis-moi, qui es-tu ? et qui t'a enseigné cette romance ?

— Je l'ai apprise de la bouche de ma mère, et je suis votre fille.

— Serait-il possible ! Benno, je ne puis le croire : serait-ce un jeu barbare ! voudriez-vous me tromper !... Dis-moi, chère petite, quel est ton nom ? comment s'appelle ta mère ?

— Je m'appelle Adelina, et ma mère, Théolinde.

— Dieu du ciel ! Adelina est le nom de ma fille chérie ; Théolinde, celui de ma tendre épouse. Benno ! Benno ! je suis ivre de joie, je ne sais si je suis éveillé ou si je rêve... Vaine illusion, hélas ! les morts ne reviennent pas du tombeau."

Adelina présenta alors le luth à son père : " Tenez, papa, dit-elle, reconnaissez-vous ceci ? "

A peine le chevalier l'eut-il examiné, qu'il s'écria : " Instrument chéri, oui, je te reconnais. Ta vue me charme comme celle d'un ami d'enfance qu'on n'avait pas revu depuis nombre d'années. Oui, c'est un présent que je fis à Théolinde au temps de notre bonheur, lors de nos fiançailles. Nos deux noms sont gravés sur le bois : SOUVENIR OFFERT PAR ADELBERT A SA BIEN-AIMÉE THÉOLINDE... O Adelina, oui tu es ma fille ! viens que je te presse contre mon cœur. Tu étais encore une faible enfant dans les bras de ta mère lorsque je partis pour les combats. Comme tu as grandi et embelli ! quel aspect ravissant pour un père !... Mais où est ta mère ? vit-elle encore ?

— Oui, mon père, elle vit encore.

— Comment ! elle vit ! ... s'écria Adelbert avec transport ; mais où est-elle ? Oh ! partons bien vite, allons la trouver... Elle vit !... O Dieu de bonté ! que de grâces j'ai à vous rendre ! Adelina, fille chérie, dis-moi bien vite où la trouver...

— Calmez-vous, chevalier, interrompit Benno ; pensez-vous la retrouver telle qu'elle était jadis, cette

compagne chérie de votre jeunesse, dans tout l'éclat de sa beauté ? Hélas ! le chagrin a flétri les roses de ses joues. Voulant vous garder sa foi, elle s'est réfugiée dans ces contrées sauvages, pour y vivre dans la misère et dans la détresse. Elle vient d'échapper à une grande maladie. Vous aurez de la peine à la reconnaître.

— Q'importent la beauté du corps, la fraîcheur des joues, s'écria Adelbert, charmes vains et fugitifs ! c'est elle, c'est ma Théoline que je veux revoir.

— Modérez vos transports, répondit Benno ; le cœur de votre épouse est également impatient de vous revoir. Mais épargnez la sensibilité de cette âme tendre et délicate. Ne gâtez pas le délicieux moment de votre réunion par une impétuosité qui pourrait lui devenir funeste. Elle vous croyait mort. Vous lui paraîtrez un esprit de l'autre monde, elle est épuisée de douleur et de joie."

Adelbert ne voulait rien écouter. " Dites-moi, je vous en prie, où elle est ! Ne perdons pas un seul instant, partons, partons au plus vite.

— Pour l'amour de Dieu, modérez-vous, écoutez-moi, j'ai envoyé un de mes amis la chercher sur un cheval de selle."

Pendant qu'il était encore à discuter, on entendit dans le lointain le son d'une musique champêtre composée de flûtes et de chalumeaux qui s'approchait de plus en plus. Au même instant, l'écuyer d'Adelbert vint dire à son maître qu'un nombreux cortège de gens de la campagne venait de derrière les rochers, et qu'il avait vu aussi une dame de distinction, vêtue de deuil, descendre de cheval et gravir la montagne, appuyée sur le bras d'une paysanne.

“ C’est elle ! s’écria le chevalier, elle arrive ! Ô Théolinde ! chère Théolinde ! ”

Et il vola à sa rencontre, suivit de son écuyer.

Adelina voulut accompagner son père ; mais Benno l’en empêcha. “ Reste, ma chère enfant ; les sentiers de la campagne sont trop difficiles et trop dangereux : tu pourrais glisser et tomber dans un précipice. Tes chers parents ne tarderont pas à venir. Quelle joie ! quel bonheur ! ajouta encore le pieux ermite avec émotion en suivant des regards le chevalier ; ô mon Dieu, si c’est déjà un si grand plaisir de se revoir ici-bas quand on s’est cru mort de part et d’autre, si la nature humaine peut à peine supporter cet excès de joie, quelle ne sera pas notre félicité lorsque nous nous reverrons tous au ciel ! Cette seule pensée est un baume qui adoucit toutes les blessures que la mort et l’absence peuvent nous faire. ”

Cependant le chevalier, suivi de son fidèle écuyer, s’étant précipité à la rencontre de son épouse. D’un pas rapide il gravit la montagne, et à peine eut-il fait une centaine de pas pour descendre le versant, qu’il rencontra Théolinde, marchant appuyée sur le bras de la fermière. Le bonheur de ces deux époux fut inexprimable ; des larmes délicieuses inondèrent leurs visages ; ils restèrent longtemps muets de joie et d’émotion. Enfin Adelbert rompit le premier ce long silence. Il prit la main de Théolinde, et la pressa contre ses lèvres.

Aprécevant son anneau nuptial au doigt de Théolinde, il lui raconta en peu de mots comment on lui avait volé cette bague, probablement à l’instigation de Grimmo, qui depuis avait péri dans un duel.

Puis, levant au ciel des yeux pleins de reconnaissance, il s'écria : " Grâces éternelles vous soient rendues, Père céleste, Dieu de bonté et de miséricorde ! Vous m'aviez donné cette douce amie, vous me l'aviez reprise, et vous me la rendez aujourd'hui ! Que votre saint nom soit béni et glorifié en toute l'éternité ! "

Les deux époux, au comble du bonheur, reprirent alors le chemin de l'ermitage pour rejoindre leur fille Adelina.

XI

Le jubilé à l'ermitage.

Durant cet intervalle, les cultivateurs et les bergers de toute la contrée environnante s'étaient réunis au cortège, et, précédés d'une musique champêtre, s'étaient rendus à l'ermitage, pour y fêter l'anniversaire du jubilé de ving-cinq ans depuis l'arrivée du vénérable père Benno au milieu d'eux. Les campagnards avaient leurs habits de fêtes. Les enfants et les jeunes filles étaient vêtus de blanc et couronnés de fleurs. L'un de ces enfants tenait un bouquet noué avec un beau ruban, un autre une corbeille de fleurs, d'autres des couronnes de chêne suspendues à de longs rameaux avec de flottantes banderoles en rubans de divers couleurs. La jeune bergère que nous connais-

sons déjà conduisait en tête un petit agneau blanc comme la neige et couronné de fleurs ; une autre jeune fille enfin avait deux jolies tourterelles dans une cage. On voyait aussi la fermière de la grande métairie, portant sur sa tête une vaste corbeille recouverte d'une serviette, tandis que son mari tenait sous le bras un baril orné de guirlandes de lierre. Un grand nombre de personnes de tout âge et de tout sexe formaient le cortège. Tous se rangèrent sur deux files à l'entrée de l'ermitage, de manière à laisser de la place pour Benno, Adelbert, Théoline et Adelina.

Sur un signe du gros fermier, la musique cessa, le paysan ôta son bonnet, et, s'adressant à l'ermite, il lui dit :

“ Cher et vénérable père Benno, les bergers et les campagnards de la contrée viennent vous complimenter à l'occasion de votre jubilé. Nous vous remercions de tout le bien que vous nous avez fait durant le cours de ces vingt-cinq années, et, pour vous témoigner notre reconnaissance, nous vous apportons quelques présents champêtres ; c'est tout ce que nous avons de mieux à vous offrir. Nous ne savons pas tourner un compliment, nous autres ; mais vous n'y regarderez pas de si près. C'est nos cœurs qu'il faut voir ; comme ils vous chérissent ! Le bon Dieu, qui lit dans le fond de nos âmes, tout comme on lit dans un livre, y voit les souhaits sincères que nous formons pour vous. Lui seul peut les exaucer, et nous espérons qu'il le fera.”

Benno, vivement touché des témoignages d'amitié de ces bons campagnards, les en remercia en termes qui peignaient toute l'émotion qu'il éprouvait. Un cri général, trois fois répété de “ Vive notre vénérable père Benno ! ” retentit dans les airs.

Ce fut au milieu de cette scène d'allégresse qu'arriva le chevalier Adelbert, conduisant son épouse Théolinde appuyée sur son bras. Aussitôt qu'Adelina les aperçut, elle courut au-devant d'eux en pleurant de joie : " Mon père ! maman ! ..." Voilà tout ce qu'elle put dire. Ses parents la comblèrent de tendres caresses, et Théolinde lui répondit : " O ma chère fille, quel jour de bonheur le Ciel nous a préparé après tant de souffrances ! " Adelbert disait à son tour : " Oui, quel bonheur que tu me sois rendue, ma chère fille, et que tu m'aies fait retrouver ta bonne mère !

— Dieu de bonté, dit alors le pieux ermite, je vous rends grâces d'avoir embelli le jour de mon jubilé par le bonheur de ces nobles époux. Jetez un regard favorable sur ces cœurs généreux que vous avez réunis d'une manière si miraculeuse ; bénissez-les de nouveau, et faites qu'ils puissent compter en noble plus d'un jubilé. Faites que cette chère enfant, par laquelle vous les avez réunis aujourd'hui, soit encore par la suite une source intarissable de joie pour les cœurs aimants. Bénissez tous les braves gens qui sont rassemblés ici. Répandez l'union et la paix, le bonheur et le contentement dans tous les ménages, et que tous les enfants, par le moyen de votre grâce, deviennent la joie et la consolation de leurs parents."

Cette pieuse invocation terminée, l'un des cultivateurs, respectable vieillard aux cheveux blancs, adressa ensuite, au nom de tous les assistants, les plus cordiales félicitations à la noble famille, et il termina sa courte allocution par ces mots : " Nous ne cesserons de prier le bon Dieu pour qu'il daigne vous

accorder tout ce que le père Benno vient de souhaiter pour vous."

Adelbert serra affectueusement la main du digne vieillard, et lui répondit d'un ton pénétré :

" Mon bon ami, je suis très sensible à l'intérêt que vous prenez à mon bonheur, et je vous en remercie du fond de mon âme, vous et tous ces braves pères de famille. Puisse l'Éternel accomplir les vœux que vous formez pour nous, et accorder à vos femmes et à vos enfants tous les biens que vous nous souhaitez ! "

Alors ce cri joyeux : " Vivent le noble chevalier Adelbert et sa famille ! " retentit de toutes parts et fut répété par les échos d'alentour.

Puis la bonne fermière s'avança d'un air modeste vers Adelbert, et, après une profonde révérence, elle dit :

" Seigneur chevalier, j'ai une grâce à vous demander ; mais excusez-moi, j'ose à peine vous le dire. Nous avons apprêté aujourd'hui, en l'honneur du père Benno, une petite collation ; elle nous attend là-bas sur la pelouse ronde entourée d'arbres : veuillez nous faire l'honneur d'être des nôtres. "

L'invitation fut acceptée ; en conséquence Adelbert et Théolinde, Adelina et Benno, ainsi que tous les assistants, jeunes et vieux, prirent place auprès du banquet champêtre. La fermière seule et son mari restèrent debout pour être à même de servir les nombreux convives. Le vin que ce dernier avait apporté dans son baril fut libéralement distribué.

A la fin de ce repas joyeux, qui se termina à la satisfaction de tout le monde, tandis que déjà la nuit approchait, que les astres commençaient à briller et que la lune montait dans un ciel serein et sans nuages,

le vénérable Benno se leva et dit : " Terminons cette belle soirée en chantant les louanges de Dieu. Entonnons ensemble le cantique sur la bonté divine que je vous ai appris tout récemment."

L'assemblée applaudit à cette proposition, et l'on chanta :

UNE VOIX

Aux ombres de la nuit,
Bientôt succède encore
La clarté qui la suit,
La matinale aurore.

LE CHŒUR

Pour l'univers ce qu'est l'astre du jour,
Est pour toi du Seigneur une grâce ineffable ;
A ton prochain, mortel, sois aussi favorable.

UNE VOIX

La brillante rosée
Vient rafraîchir la fleur ;
Renait avec vigueur.

LE CHŒUR

Ce qu'est la rosée aux fleurs,
Est pour toi du Seigneur une grâce ineffable ;
A ton prochain, mortel, sois aussi favorable.

UNE VOIX

Sous l'arbre du bocage,
Quand du jour la chaleur
Fait désirer l'ombrage,
Je cherche la fraîcheur.

LE CHŒUR

Ce qu'est l'ombre pour la chaleur,
Est pour toi du Seigneur une grâce ineffable ;
A ton prochain, mortel, sois aussi favorable.

UNE VOIX

De son eau vive et claire,
Le bienfaisant ruisseau
Vient rafraîchir la terre
De l'aride coteau.

LE CHŒUR

Ah ! ce que pour la terre est l'eau,
Est pour toi du Seigneur une grâce ineffable ;
A ton prochain, mortel, sois aussi favorable.

UNE VOIX

Quand a passé l'orage,
A l'homme tourmenté,
L'arc-en-ciel présage
Douce sérénité.

LE CHŒUR

Ce qu'est l'arc-en-ciel aux humains,
Est pour toi du Seigneur une grâce ineffable ;
A ton prochain, mortel, sois aussi favorable.

Ainsi se termina cette belle soirée. Le lendemain on fit tous les préparatifs de départ : des chevaux et des voitures furent commandés, et dans la matinée du surlendemain on se mit en route pour le château de Haute-Roche. Benno ne put refuser d'accompagner les nobles voyageurs, et l'écuyer Marquart fut envoyé en courrier, afin de prévenir les vassaux du chevalier qu'il avait heureusement retrouvé son épouse et son enfant.

La joie en fut générale dans le pays ; tous les habitants, jeunes et vieux, parés de leurs plus beaux habits, allèrent à la rencontre de leurs maîtres chéris pour former leur cortège. Leur entrée dans le château, reconstruit avec magnificence, et orné de guirlandes,

d'arcs de triomphe et de trophées d'armes, présentait un coup d'œil imposant.

Mais le troisième jour après leur arrivée, ce fut une fête plus brillante et plus touchante encore ; car ce jour-là Adelbert fit célébrer dans la chapelle du château un TE DEUM solennel, auquel assistèrent en foule non seulement les vassaux, mais aussi un grand nombre de chevaliers ses voisins et ses amis. Le bon père Benno ne put résister aux instances de la noble famille qu'il avait rendue au bonheur, et qui le pria de passer quelque temps au château de Haute-Roche. Mais à l'expiration de ce terme il se sépara de ses amis, qui versèrent d'abondantes larmes, et retourna à son ermitage.

Adelbert et Théolinde vécurent longtemps encore près d'Adelina, leur fille chérie ; elle épousa un chevalier aussi vertueux que riche et puissant, auquel le fief de Haute-Roche fut concédé. Adelina ferma les yeux à ses parents, qui ne passèrent à l'éternel repos que dans un âge très avancé. Elle-même, après une union longue et très heureuse, survécut encore à son époux ; elle eut une nombreuse postérité, et vit ainsi s'accomplir en sa personne la promesse que Dieu a jointe à son quatrième commandement :

HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE,
ET TU VIVRAS LONGTEMPS
ET TU PROSPÉRERAS SUR LA TERRE.

TABLE

CHAPITRE I.	—Le château pris d'assaut.....	7
— II.	—Le chevalier Grimmo.....	13
— III.	—La veuve infortunée.....	21
— IV.	—L'évasion.....	26
— V.	—Le chalet de la montagne.....	33
— VI.	—Le pieux ermite.....	40
— VII.	—La jeune bergère.....	56
— VIII.	—Agnès demande l'aumône.....	63
— IX.	—La comtesse est reconnue.....	77
— X.	—Les époux réunis.....	89
— XI.	—Le jubilé à l'ermitage.....	97

